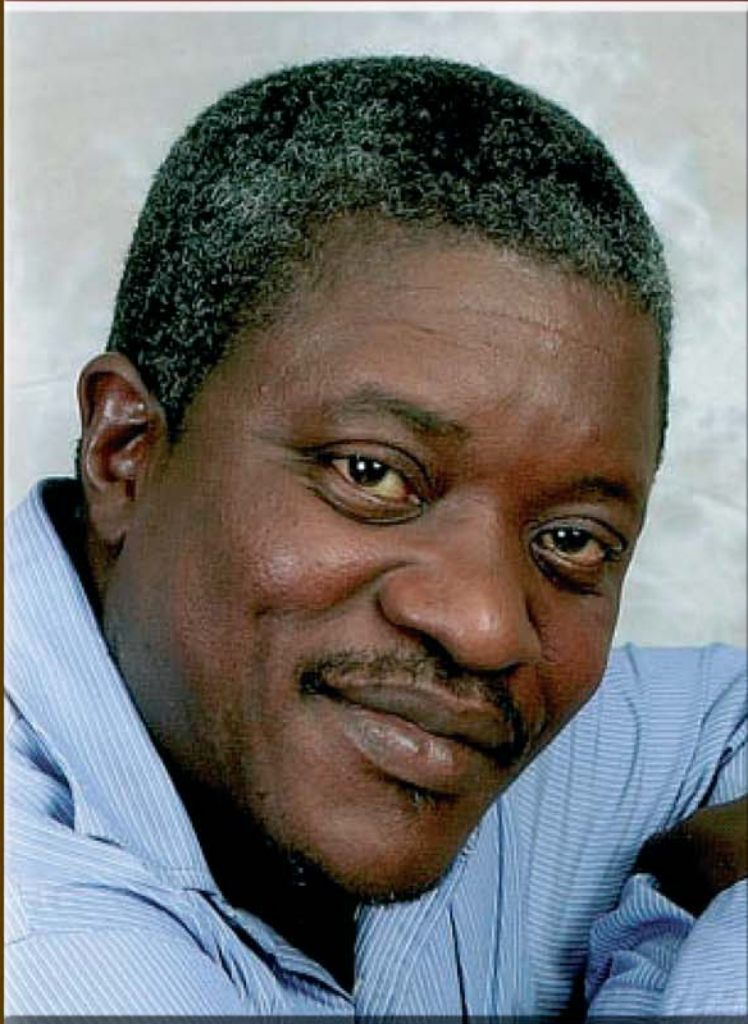


# LES ÉTUDES DU CRIF

NUMÉRO 16



## → JUIFS ET NOIRS DANS L'HISTOIRE RÉCENTE CONVERGENCES ET DISSONANCES

*Par Gaston Kelman*  
*Ecrivain*

*Crif*

**Pierre-André Taguieff**

« Néo-pacifisme, nouvelle judéophobie  
et mythe du complot »

N°1 > Juillet 2003 • 36 pages

**Marc Knobel**

« La capjpo : une association  
pro-palestinienne très engagée ? »

N° 2 > Septembre 2003 • 36 pages

**Père Patrick Desbois et Levana Frenk**

« Opération 1005. Des techniques et  
des hommes au service de l'effacement  
des traces de la Shoah »

N° 3 > Décembre 2003 • 44 pages

**Joël Kotek**

« La Belgique et ses juifs : de l'antijudaïsme  
comme code culturel à l'antisionisme comme  
religion civique. »

N° 4 > Juin 2004 • 44 pages

**Jean-Yves Camus**

« Le Front national : état des forces  
en perspective. »

N° 5 > Novembre 2004 • 36 pages

**Georges Bensoussan**

« Sionismes : Passions d'Europe »

N° 6 > Décembre 2004 • 40 pages

**Monseigneur Jean-Marie Lustiger**

**Monseigneur Jean-Pierre Ricard**

**Monseigneur Philippe Barbarin**

« L'Église et l'antisémitisme »

N° 7 > Décembre 2004 • 24 pages

**Ilan Greilsammer**

« Les négociations de paix  
israélo-palestiniennes : de Camp David  
au retrait de Gaza »

N° 8 > Mai 2005 • 44 pages

**Didier Lapeyronnie**

« La demande d'antisémitisme :  
antisémitisme, racisme et exclusion sociale »

N° 9 > Septembre 2005 • 44 pages

**Gilles Bernheim**

« Des mots sur l'innommable...  
Réflexions sur la Shoah »

N°10 > Mars 2006 • 36 pages

**André Grjebine et Florence Taubmann**

« Les fondements religieux et symboliques  
de l'antisémitisme »

N°11 > Juin 2006 • 32 pages

**Iannis Roder**

« L'école, témoin de toutes les fractures »

N°12 > Novembre 2006 • 44 pages

**Laurent Duguet**

« La haine raciste et antisémite tisse sa toile  
en toute quiétude sur le Net »

N°13 > Novembre 2007 • 32 pages

**Dov Maimon**

**Franck Bonneteau**

**Dina Lablou**

« Les détours du rapprochement  
Judéo-Arabe et Judéo-Musulman  
à travers le Monde »

N°14 > Mai 2008 • 52 pages

**Raphaël Draï**

« Les Avenirs du Peuple Juif »

N°15 > Mars 2009 • 44 pages



# JUIFS ET NOIRS DANS L'HISTOIRE RÉCENTE : *CONVERGENCES ET DISSONANCES*

par

**Gaston KELMAN**  
*Ecrivain*

*Crif*

© Copyright 2009 • CRIF

Les propos tenus dans *Les Etudes du Crif* n'engagent pas  
la responsabilité du CRIF.

## ➔ JUIFS ET NOIRS DANS L'HISTOIRE RÉCENTE : CONVERGENCES ET DISSONANCES

**G**aston KELMAN est né au Cameroun en 1953. Il a fait ses études primaires et secondaires dans des Institutions catholiques, ce qui revêt, pense-t-il, une importance capitale pour ses engagements futurs. « Qu'on le veuille ou non, l'abnégation de ces missionnaires, leur disponibilité au service de la jeunesse locale, dans le contexte brutal de la colonisation finissante, est la démonstration la plus éclatante de la grandeur de l'homme ».



Il commence ses études universitaires de Lettres à l'Université de Yaoundé et les poursuit à Leeds en Angleterre. Pendant cette période, sérieusement perturbé par les inégalités raciales, il milite comme beaucoup de jeunes de sa génération, pour les peuples opprimés en Afrique - Zimbabwe, Afrique du Sud, Angola - , s'intéresse aux Black panthers qui combattent pour les droits civiques aux USA. Il lit Malcolm X, Eldrige Cleaver, Stokely Carmichael, Angéla, mais aussi Booker T. Washington ou encore Martin Luther King. De retour au Cameroun il y travaille quelques années puis décide en 1982, de partir poursuivre des études d'Urbanisme en France. « Je voulais participer à la construction des villes au Cameroun, l'urbanisme dans ce pays étant conçu dans un désordre total. Mais je ne construirai jamais de ville ».

Après un troisième cycle d'Urbanisme, il dirige l'observatoire urbain de la Ville nouvelle d'Evry. C'est dans cette fonction qu'il se rend compte de la distorsion de la définition que la sociologie française donne des notions de culture et d'identité, définies comme des données figées dans les origines, les racines et même la couleur de la peau. Un rapport commandé à un bureau spécialisé, se concluait ainsi « la polygamie est un facteur d'intégration pour les Noirs en France ». C'est alors qu'il décide de proposer une autre lecture des notions d'identité et de culture. « Ma pensée est soutenue par la diagonale de ma formation d'homme qui va de l'engagement déracialisé des missionnaires, aux luttes contre les inégalités raciales dans les années 1970. » Aujourd'hui, Gaston Kelman écrit sur les problématiques des Noirs autant en Occident qu'en Afrique.

### BIBLIOGRAPHIE

#### Ouvrages individuels

*Je suis noir et je n'aime pas le manioc :*  
2004 Max Milo (Paris)

*Au-delà du Noir et du Blanc :* 2005, Max Milo éd (Paris)

*Parlons enfants de la patrie :* 2007, Max Milo éd (Paris)

*Pour en finir avec l'alibi racial :*  
2007 éd Ifrikiya (Yaoundé)

*Les Blancs m'ont refilé un Dieu moribond... :*  
2007, Desclée (Paris)

*Le printemps des hirondelles africaines, Ma rencontre avec Ely Vall, le père de la démocratie mauritanienne :*  
JC. Lattès, 2008 (Paris)

#### Ouvrages collectifs

(titre de mes contributions en italique souligné)

*L'école face à l'obscurantisme religieux ; Redonnons aux enfants leur identité française :* 2006, Max Milo éditions

*Anciens combattants africains (photos) ;*  
*Texte introductif :* 2006, éditions Imaginayres

*Montparnasse noir 1906/1966 ; Lettre à Frantz Fanon, un grand humaniste ; lettre à W.E.B DuBois :*  
2006 éditions Transbordeurs

*Mixités (pour le compte de Ni putes ni soumises) ;*  
*Un sésame pour la mixité :* 2007 éditions Thierry Magnier,

*Rwanda, pour un dialogue des mémoires :*  
*Rwanda, terre orpheline :* 2007, éditions Albin Michel

*Immigration et Diaspora : un regard africain ;*  
*Pour une contribution de la diaspora au développement de l'Afrique,* 2007, éditions Maisonneuve et Larose / Afrédit

#### Oeuvres théâtrales

*Une passion : Pièce de théâtre jouée à Evry (2002)*

*Multiculturelles : Textes écrits pour la troupe Sans sommeil de Nancy (danse moderne sur la scène nationale de Nancy, 2006)*

## PRÉFACE

L'époustouflant Miles Davis, le fabuleux Nat King Cole, le jeune prodige Joshua Redman, l'incroyable Charlie Parker, l'immense Count Basie, l'étonnant Charles Mingus, l'extraordinaire John Coltrane, la si belle Billie Holiday et le si monumental Modern Jazz Quartet... Grâce à mon père, depuis mon enfance, ces musiciens noirs m'ont régénéré et, par tous les états de la musique, j'ai senti le blues couler dans mes veines, j'ai entendu les cadences syncopées, les rythmes enflammés, j'ai vu couleurs et sons, j'ai arpenté Harlem et j'ai espéré la libération de tous les esclaves africains ou des Noirs américains, si souvent mis au ban parce que noirs. Parce que j'écris ta couleur sur mon cœur, parce que j'écris ton nom car j'aime tes sons ; parce que tu es la plus belle des couleurs, si je vous disais : « I am a Black », me croiriez-vous ?

Pourtant, dernièrement j'ai ressenti un fort malaise. À force d'entendre cracher les Louis Farrakhan, les Dieudonné ou les Kemi Seba, j'ai perdu la boule. Je me suis alors tourné vers Gaston Kelman, ce fils d'Afrique qui avait psalmodié à longueur d'enfance que « son père était un Araméen vivant », cet écrivain talentueux qui, un jour, a accompagné les jeunes Juifs de l'UEJF au Rwanda, à la rencontre des mémoires.

Je lui ai demandé de nous éclairer. Parlez-nous des Juifs et des Noirs, rappelez-nous les convergences, dites-nous ce qui cloche, parlez sans fard des dissensions. Mais, surtout, parlez vrai. La réalité ne ressemble sûrement pas au clip glamour d'une amourette communautaire, pourtant ne partageons-nous pas un même destin, quelque part ?

Gaston Kelman s'est mis alors au travail, partant de son ressenti, observant le regard que le Noir porte sur le Juif et, dans l'autre sens, le regard du Juif sur le Noir. Il a accouché enfin d'un texte superbe, beau et profond que je vous invite à lire.

Un texte vrai.

Je me suis alors souvenu de l'amour du jazz et de quelques notes de musique et j'ai pensé à Mezz Mezzrow. En 1933, il créa un orchestre mixte noir et blanc. Le Juif Benny Goodman invita le pianiste métis Teddy Wilson à le rejoindre. Ils devinrent les premiers musiciens blancs (et juifs) à s'opposer à la ségrégation raciale.

Pour l'amour du jazz et de la musique, Juifs, Noirs, Blancs ou autres, tous unis autour d'une mélodie dans une inépuisable magie qui transcende l'humanité toute entière.

> *Marc Knobel*

## INTRODUCTION

Juifs et Noirs. La juxtaposition de ces deux termes trouve de plus en plus de place dans le débat français. On peut aussi dire, sans grand risque d'erreur, qu'elle apparaît - comme ce fut le cas dans l'histoire des États-Unis d'Amérique - au moment où les Noirs de France, désormais sédentarisés et représentant un certain poids démographique, deviennent visibles par des revendications de plus en plus audibles. Ces revendications sont portées par les jeunes qui sont nés et qui ont grandi en France. Cette jeunesse se sent française, mais se sent toujours renvoyée à ses origines, à sa couleur, comme si celles-ci - origine et couleur - étaient les supports de son identité. Alors, vaille que vaille, parfois maladroitement, elle clame son appartenance à la nation française. Des mouvements se mettent en place. L'élément essentiel de regroupement est la couleur de la peau sur laquelle se fondent les discriminations dont ils se sentent victimes. Des rancœurs et des haines macèrent. Des alliances se nouent, parmi lesquelles le rapprochement entre les Juifs et les Noirs.

Quelles que soient les bonnes intentions indéniables que manifestent les organisateurs de ce rapprochement, il a quelque chose de surprenant, sinon d'impropre. La judéité est portée par une réalité objective. Il s'agit d'un groupe soudé par une histoire multimillénaire, un héritage, une culture, un destin. Peut-on en dire de même du Noir qui, comme le Jaune ou le Rouge, n'est qu'une couleur de peau, un élément accessoire d'identification et non un support d'identité ? Notons au passage que ces deux dernières dénominations - Jaune et Rouge - n'existent plus depuis la fin de la colonisation asiatique. Cette disparition était d'ailleurs très souhaitable. Elle a entériné la disparition de la notion de « race<sup>1</sup> colorielle ». Qu'est-ce qui rapproche le Noir français d'origine camerounaise ou ivoirienne d'un Tamoul noir, d'un Noir américain, d'un négroïde aborigène d'Océanie ? La mélatanine, plus ou moins tempérée par des couches successives de métissage, peut-elle être support d'identité, de culture, de communauté de destin ? Va-t-on accrédi-ter de toute éternité l'antique règle raciste de « la goutte de sang », cette *drop of blood rule*<sup>2</sup> américaine chère au Ku Klux Klan qui fait que, même aujourd'hui, un métis, un quarteron ou un octavon seront considérés comme noirs ? La souffrance même qui semble être le lien de l'unité noire - du moins entre ceux d'origine africaine plus ou moins lointaine - a-t-elle été vécue à l'identique par tous ces Noirs ?

**1** Le débat sur la race a été pipé dès le début. Sous couvert de la bonne intention qui voulait déhiérarchiser les races, les sortir d'un modèle qui a atteint son apogée avec les conquêtes coloniales du XIX<sup>e</sup> siècle, on a rejeté aussi la race comme outil de différenciation formelle. Qu'y aurait-il de choquant de dire race noire ou race blanche, si ce terme perdait toute notion d'échelle de valeurs dont le Blanc serait au sommet ? La confusion s'est alors installée. L'Africain ne peut qu'être noir et le Noir reste souvent africain, même quand il est américain depuis des siècles. L'Afrique blanche de la géographie de mon enfance est devenue terre arabe ou Maghreb.

**2** The drop of blood rule, « la règle de la goutte de sang », provient de la période de l'esclavage où les maîtres exerçaient un droit de cuissage sur leurs esclaves. De ces liaisons sont nés des enfants. Il a été décidé que tout être qui avait une goutte de sang noir était considéré comme un Noir, à moins qu'il puisse se revendiquer d'une autre appartenance non-blanche (indienne, arabe ou asiatique). Le seul interdit portait donc sur le rattachement à la race blanche, « la race supérieure ». Ainsi, des personnes au physique absolument européen - quarterons, ou même octavons - ont été considérées comme nègres.



Je me souviens du premier salon du livre de la Licra, qui s'est tenu le 13 avril 2008 à la mairie du 6<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Je tenais un stand de dédicaces et participais à une table ronde. Une jeune femme, qui s'est présentée à moi comme juive, m'a demandé ce que je pensais de l'assassinat de Ilan<sup>3</sup> par un Noir. L'interpellation était très hostile. Ce qui m'a agacé - et nullement surpris -, c'est que cette jeune femme m'interpelle comme si j'avais obligation de me justifier pour cette atrocité, tout simplement parce que j'étais noir et qu'une fraternité colorielle me rattachait à Youssouf Fofana, le chef du gang des barbares qui avait sauvagement assassiné le jeune homme. Pour autant, pouvais-je nier qu'une perception largement partagée, notamment par les Noirs eux-mêmes qui en font une improbable et riche promotion, conduisait à ce constat d'une fraternité, d'une ethnicité, d'une identité, d'une communauté noires à laquelle on me rattacherait encore longtemps !

J'ai expliqué à la jeune dame que, quand ce crime avait été commis en France, le hasard avait voulu que je sois en train d'accompagner, avec d'autres personnalités noires - Christiane Taubira, Dominique Sopo, Stéphane Pocrain - une délégation de l'UEJF (Union des Etudiants Juifs de France) au Rwanda pour une rencontre sur le dialogue des mémoires, et que nous sommes rentrés en urgence à Paris pour organiser une marche contre ce crime odieux. La jeune femme juive n'en démordait pas. Sa profonde conviction et toute sa culture sur l'antisémitisme noir y sont passées, des Noirs américains Elijah Mohammed ou Louis Farrakhan, au comique métis français Dieudonné M'bala M'bala, en passant par la groupusculaire et néanmoins affreuse Tribu Ka. Pour elle, les Noirs n'aimaient pas - n'aimaient plus - les Juifs. J'étais donc coupable. Il est intéressant de constater que mon amitié pour l'UEJF, la cooptation de personnalités noires pour faire partie du voyage à la rencontre des martyrs du Rwanda, l'agression de cette jeune femme, tout cela consciemment ou inconsciemment, positivement ou négativement, participait de cette conviction d'un lien fraternel entre tous les Noirs, puis d'une alliance naturelle entre les Noirs et les Juifs, cette alliance pouvant générer connivence ou conflictualité.

À côté de ces exemples et peut-être même à travers ces exemples - et ce n'est pas un hasard si je me sens particulièrement interpellé quand Juifs et Noirs se mettent en scène -, c'est la similitude de destins, réelle ou supposée, de deux peuples persécutés que les Noirs et les Juifs n'ont eu de cesse de rechercher. Je me suis rendu compte que si je voudrais vivre intellectuellement d'autres lignes de fraternité - culture, religion, citoyenneté, philosophie - que la seule couleur de ma peau qui en fait n'en était pas une, je ne pouvais moi-même m'empêcher de trouver insupportable un écart de conduite ou de langage du Juif envers le Noir. De la même façon, je ne supportais pas qu'un Noir se comportât de manière indue envers un Juif.

**3** Ilan Halimi a été kidnappé le 21 janvier 2006 en région parisienne et torturé pendant trois semaines. Découvert agonisant le 13 février 2006 le long d'une voie ferrée, il est décédé peu après, lors de son transfert à l'hôpital. Ses ravisseurs présumés (dont certains ont reconnu leur implication dans les faits auprès de la police) se faisaient eux-mêmes appeler « le gang des barbares » et semblent avoir voulu obtenir de l'argent de la famille. Lorsque l'affaire a été révélée, deux aspects ont contribué à bouleverser l'opinion publique : la cruauté des tortures infligées au jeune homme et le caractère antisémite du crime (tous les Juifs ont de l'argent), qui semble avoir contribué à l'acharnement dont ont fait preuve ses ravisseurs.

## ➔ **JUIFS ET NOIRS DANS L'HISTOIRE RÉCENTE : CONVERGENCES ET DISSONANCES**

Au fond de moi, je me devais de reconnaître qu'à l'image de la dame qui m'interpellait, j'avais connu la tentation de condamner le crime de Youssouf Fofana, non seulement parce qu'il était odieux - le crime -, mais aussi parce qu'il était noir - Youssouf Fofana - et qu'il transgressait donc une règle certes non écrite, mais néanmoins inviolable. Je comprenais parfaitement que mon interlocutrice ressentît comme une trahison de tout le peuple noir, frère de destin, l'assassinat d'un Juif par un Noir.

Les relations entre Juifs et Noirs doivent-elles être appréciées à l'aune d'une similitude de destin entraînant une conjonction d'intérêts ? Quel type de relations cette conjonction d'intérêts, réelle ou supposée, a-t-elle induit dans les espaces de rencontre entre les deux communautés ? Existe-t-il de réelles similitudes - mémorielles, cultuelles, culturelles, identitaires - entre les deux groupes ?

Ce travail tiendra compte essentiellement des Noirs de la diaspora - nous reviendrons sur ce mot - occidentale, européenne et américaine, qui partagent le même espace de vie avec beaucoup de Juifs. Pour autant, il existe une forte relation affective entre les Noirs d'Afrique et le peuple juif. Nous commencerons par cette question pour ne plus y revenir, car elle ne revêt pas un caractère sociologique ou philosophique, mais exclusivement symbolique. Ici, les peuples africains dont il est question sont ceux qui ont été convertis à la foi chrétienne<sup>4</sup>. Le rapport au peuple juif - le peuple hébreux - est presque absent des zones africaines de culte musulman. Nous passerons ensuite en revue les éléments qui, dans le monde occidental, sont pris en compte pour le rapprochement des destins juifs et noirs. Ce travail n'aurait aucun sens s'il n'explorait les zones d'ombres de cette relation, notamment l'émergence d'une forme d'antisémitisme noir, afin de mieux la comprendre pour la combattre.

Comme à mon habitude, je n'essaierai pas - j'espère que ce n'est pas ce que l'on attend de moi - de faire un travail scientifique, universitaire, mais je partirai de mon ressenti. Mon analyse portera essentiellement sur le regard que le Noir porte sur le Juif, mon expérience objective et matérielle dans l'autre sens - le regard du Juif sur le Noir - se réduisant presque exclusivement à l'aide que l'humanisme juif a apportée aux mouvements des droits civiques des Noirs.

<sup>4</sup> Cette remarque est très importante. Nous observerons plus loin, en parlant de la diaspora, que le facteur religieux qui influencera une bonne partie des rapports entre les Juifs et les Noirs est très fortement et très négativement influencé par la religion musulmane.



## **L'IMAGE DU JUIF EN AFRIQUE NOIRE**

L'image du Juif qu'on trouve en Afrique noire aujourd'hui n'est point celle du contemporain juif qui habite la terre d'Israël. En effet, c'est la religion chrétienne qui a introduit la notion de juif dans le monde négro-africain à partir de la colonisation et de l'évangélisation de ces peuples. Et le premier Juif que tout Noir africain a rencontré, c'est Jésus-Christ, le Juif de Nazareth, fondateur de la foi chrétienne.

Je me souviens de ces textes du catéchisme et des livres religieux de mon enfance qui nous présentaient « Jésus en Afrique ». Il s'agit de la fuite de Joseph vers l'Égypte, reprise dans les Évangiles, pour arracher sa famille au courroux du roi Hérode qui voulait la mort de l'enfant dont les rois mages avaient dit qu'il était le roi qu'Israël attendait. Notre fierté naïve d'enfants - nos aînés ressentaient la même, eux aussi - était immense de voir que l'Afrique avait joué un rôle de premier plan dès la naissance de Jésus. Ensuite, nous sommes entrés au contact du Juif de notre ancien testament chrétien.

Plus que « Nos ancêtres les Gaulois », j'ai psalmodié à longueur d'enfance, que « mon père était un Araméen errant ». J'ai connu les bandes dessinées sur Abraham, Isaac, Jacob et bien d'autres, avant Tintin, Astérix et Lucky Luke. J'ai hurlé mon bonheur immense au spectacle cinématographique des *Dix commandements*. J'ai vibré de peur quand mon père, l'Araméen errant, a levé le poignard sur mon frère Isaac. J'ai haï avec toute ma fougue juvénile les Pharaons qui osaient tenir mon peuple en esclavage et j'ai pendant quarante ans, accompagné le peuple de Dieu dans sa longue traversée du désert, après l'inénarrable traversée de la mer Rouge. Je l'ai blâmé quand sa nuque se raidissait ou quand il se mettait à adorer les idoles et j'ai chanté avec lui les merveilles de Yahvé quand celui-ci le reprenait sous son aile. Aujourd'hui, j'avoue sans honte ni fierté, mais juste avec une normale objectivité, que grâce à - ou à cause de - la transmission écrite qui est celle de ma génération, cette histoire - la tradition chrétienne - m'est mieux connue et fait davantage partie de mon patrimoine intellectuel que celle de mes ancêtres biologiques, histoire jamais écrite. Mon identité a été plus formatée par la morale chrétienne, psalmodiée autant par mes parents que par les religieux et les religieuses, que par les préceptes de la tradition de mes ancêtres.

La figure du Juif, dès son apparition dans l'univers des Noirs, est une figure tutélaire, dans la mesure où le Juif représente le peuple choisi par Dieu, au sein duquel émergera le salut de toute l'humanité. À la différence de l'Occidental, le Noir africain, peut-on dire, a plus écouté saint Jean quand il dit que « le salut vient des Juifs<sup>5</sup> » que saint Mathieu avec sa parabole du fils du vigneron, tué par les ouvriers qui voulaient faire main basse sur son héritage. Le Juif devient l'aîné de cette multitude des enfants d'Abraham qui connaîtront ensemble le salut. Le mythe de Cham, le pseudo Noir maudit, la rupture de l'alliance entre Juifs et chrétiens avec l'avènement du Nouveau Testament, ces débats d'intellectuels n'entachent nullement la fraternité originelle que les chrétiens noirs d'Afrique entretiennent avec le peuple juif.

Jérusalem est le berceau de la foi et dans l'imaginaire de ces populations, c'est une cité céleste. N'essayez même pas de prouver le contraire à ma mère. Pour elle comme pour les chrétiens noirs d'Afrique, la dévotion envers cette cité céleste est totale. Plus qu'une nation physique, Israël est et restera toujours une nation symbolique à laquelle ils se rattachent avec une force et une conviction inégalées. La construction d'un état juif physique fera à peine évoluer cette perception symbolique. La guerre entre Israël et les pays arabes n'influencera pas non plus la dévotion de l'Afrique noire chrétienne pour le peuple de Dieu. Mieux, dans les milieux populaires d'Afrique noire, le soutien à l'état d'Israël est total.

Dans mille actes et situations de la vie quotidienne, le Noir s'identifiera au peuple de Dieu. Le modèle d'identification que l'on trouve au sein de la diaspora noire des États-Unis d'Amérique renvoie, en partie tout au moins, à la tristesse de la déportation et à l'attente du retour vers la terre des ancêtres. Nous y reviendrons plus loin. Chez le Noir d'Afrique, l'identification est positive. En cas de bonheur (parfois la simple victoire d'une équipe de football), l'on devient « les enfants de Dieu », le peuple choisi qui ira de victoire en victoire. Il ne s'agit point ici de stigmatisation, mais d'admiration pour un peuple qui a mérité le choix divin. Dans cette perception, les Noirs sont davantage le peuple d'Israël que celui des pyramides d'Égypte et de leurs pharaons noirs que revendiquent les intellectuels africains<sup>6</sup>. La filiation admise n'est pas celle, colorielle, avec lesdits pharaons, filiation dont on serait en peine de démontrer les effets, mais la filiation spirituelle bien identifiable avec le peuple de Dieu. Les pharaons, pour eux, resteront à tout jamais les ennemis de Dieu, car ils sont les ennemis d'Israël, le peuple choisi, et donc les leurs, puisqu'ils font partie du peuple de Dieu.

Au sein de l'élite noire africaine, les opinions sont un peu plus nuancées, pour des raisons de stratégie politique et de solidarité tiers-mondiste. Cette élite généralement éduquée par les missionnaires chrétiens a aussi été élevée par ces mêmes missionnaires dans la foi en Jésus-Christ et la vénération d'Israël. Les positionnements tiers-mondistes d'une partie de cette élite et la solidarité qui en découle la pousseront plus tard à choisir le camp palestinien, parce que c'est le camp du faible. Les relations amicales de l'état d'Israël avec le régime blanc raciste sud-africain du temps de l'apartheid, viennent renforcer ce positionnement et alourdir un peu plus le dossier politique.

Positionnement purement conjoncturel, l'attitude de l'intellectuel noir africain ne découle donc pas d'un antisémitisme structurel, qui serait enraciné dans une histoire aussi ancienne que celle qui a généré l'antisémitisme occidental. Parfois, tout se mêle et l'admiration devient jalousie envers ce peuple qui n'abdique jamais<sup>7</sup>.

<sup>6</sup> La revendication de la négrité des pharaons comme pères de l'Égypte, et donc de la science moderne et des pyramides, a été vulgarisée par le Sénégalais Cheikh Anta Diop avec son livre *Nations nègres et culture : de l'Antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui*, Paris, Présence africaine, 1954.

<sup>7</sup> Il est intéressant, très intéressant, de noter que quand la stigmatisation du Juif entre dans l'univers intello-politique noir africain, il n'est pas alimenté par un atavisme ravageur de type antijudaïsme occidental. C'est l'admiration qui se mue en jalousie. Pour ce groupe qui semble à jamais scotché dans l'échec à cause de l'histoire, il est insupportable de faire face au succès arrogant du Juif, non plus dans la finance, mais surtout dans les arts, les sciences et les lettres.

Le passage de cette élite par Europe renforce parfois le passif d'Israël, tant l'antisémitisme atavique de l'Occident et du monde arabo-musulman est diffus dans l'air médiatique<sup>8</sup>. Dans l'analyse médiatique du conflit israélo-palestinien Israël est généralement présenté comme l'agresseur.

Une autre partie de l'élite restera fidèle à la fraternité originelle de la descendance symbolique d'Abraham. Cette fraternité sera amplifiée par une vieille rancœur envers le peuple arabe. Ici, l'animosité est très ancienne, gravée dans la mémoire. Il s'agit de la traite des nègres par le monde arabo-musulman. Le ressentiment devient plus profond quand on sait que les nations arabes modernes, à la différence de l'Occident qui a reconnu la traite comme crime contre l'humanité, n'ont jamais dénoncé ni condamné ce commerce. On pense aussi au racisme anti-noir qui sévit encore aujourd'hui dans les pays du Maghreb et du Moyen-Orient, et au peu de place qui est réservé, dans les hautes sphères de la société, aux descendants des esclaves noirs. Dans les pays arabes, la présence même des Noirs est presque tenue secrète, sinon niée. « Quoi que l'on dise ou pense, m'a avoué un jour un diplomate noir africain qui avait longtemps séjourné dans le Maghreb, il est plus facile pour un Noir d'être président des États-Unis, ministre et député en France ou en Angleterre, que directeur de collège dans un pays d'Afrique du Nord. »

La situation géopolitique du Moyen-Orient, avec le conflit israélo-palestinien, n'entache donc que très légèrement la fraternité et la connivence qui se sont établies entre le Juif et le Noir. En Afrique noire chrétienne, le Juif reste un frère dans l'unique domaine qui ait du sens en la matière : l'héritage religieux. Ici, le Juif n'est pas considéré comme déicide. Ici, aucune alliance tiers-mondiste n'idéalise la position des Palestiniens. Pour la majorité de cette population, il ne s'agit même pas de faire un choix politique, de dire qu'Israël a raison et que les Palestiniens ont tort ou *vice versa*. La fraternité transcende cette occurrence et le symbolique ne laisse pas de place au politique.

De part en part, on apprendra que le judaïsme a aussi des antennes dans le monde noir. On entendra parler des Falashas. Que la reine de Saba, une femme noire, ait eu un rapport avec le grand roi Salomon dont l'image de sagesse est tellement appréciée qu'elle trouvera sa place dans la littérature africaine<sup>9</sup>, voilà un élément supplémentaire à verser dans cette vieille amitié que le peuple de Dieu nous a réservée. L'Afrique a hébergé Jésus pour l'arracher à une mort certaine ; elle a entretenu des relations intimes avec le plus grand roi de l'Ancien Testament. La fierté ne peut que renforcer la fraternité.

<sup>8</sup> Aujourd'hui, le danger est réel et même important. Beaucoup deviennent sensibles aux débats publics ou sur internet, à la présentation de la guerre israélo-palestinienne où, sciemment ou inconsciemment, Israël apparaît toujours comme l'agresseur, le méchant.

<sup>9</sup> Dans le roman de Francis Bebey, *Le fils d'Agatha Moudio* (Yaoundé, éditions Clé, 1967), le personnage appelé le roi Salomon est le symbole de la sagesse.

## **LE JUDAÏSME NOIR**

Un rabbin entre dans une synagogue. Il trouve un enfant noir qui s'abîme en prière. « Cela ne te suffit donc pas d'être noir ! », s'exclame le saint et compatissant homme de Dieu. C'est une blague juive. Mais s'agit-il juste d'humour ? Cette blague juive exprime-t-elle l'unité ethnocolorielle du judaïsme ? Est-ce que le Juif ne peut être qu'une personne de race blanche ? Est-il dit qu'être noir et juif est une inadmissible et inutile superposition de malheurs ? On prête ces propos à Samy Davis Jr s'adressant aux racistes et antisémites : « Je suis noir, juif et borgne. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? » Doit-on penser que la superposition de ces deux malédictions ne puisse être qu'exceptionnelle, pour des gens d'exception comme Samy Davis Jr, et non pour le commun des mortels, comme l'enfant de la synagogue, le Falasha ou l'Antillais ?

J'ai toujours été fasciné par la capacité des Juifs à rire d'eux-mêmes, comme dans une démarche thérapeutique, et l'un des films les plus beaux et les plus émouvants que j'aie jamais vus, c'est *La vie est belle*, dont l'histoire se déroule sur fond d'humour juif et dans un contexte subi par les Juifs<sup>10</sup>. On trouve ici l'une des caractéristiques qui différencient les Noirs des Juifs. Chez les Noirs, la blague noire faite par le Noir lui-même est inadmissible. Je ne parlerai même pas d'éventuelles blagues faites par les autres.

Dans un de mes livres<sup>11</sup>, j'ai inséré un florilège de blagues sur les Noirs. Ils ont été nombreux, même parmi mes admirateurs les plus fidèles, à me reprocher cet humour mal venu, du plus mauvais goût. Quant à mes détracteurs, les mots de Mona Cholet<sup>12</sup> expriment clairement leur ressentiment : « Le florilège de blagues nauséuses sur les Noirs n'était pas forcément indispensable. » Il s'agissait purement et simplement de blagues que j'avais récoltées ici et là ou que j'avais détournées de leurs destinataires habituels, les blondes ou les Belges et qui, quand elles leur sont faites, ne soulèvent aucune récrimination et font plutôt rire tout le monde. Faire une blague sur un Noir, c'est comme faire de la délation, dénoncer une réalité admise, car ces blagues se rapportent généralement aux limites intellectuelles des Noirs, à leur sexe surdimensionné et autres stigmatisations somme toute banales<sup>13</sup>.

Pour revenir à notre propos, peut-on être noir et juif ? Si la judéité, comme on le dit, se transmet par la mère, il est évident que les enfants de couples mixtes - des métis - et leurs descendants rattrapés par la mélamine peuvent être considérés comme des Juifs. Mais les Juifs noirs des Antilles ou de l'Amérique expriment souvent le malaise qu'ils ressentent - paranoïa ou fait avéré - de se sentir rejetés par une communauté essentiellement blanche.

<sup>10</sup> Certes, Roberto Benigni n'est pas juif. Mais il décrit un univers juif. Pour le créateur, l'univers qu'il décrit l'emporte sur sa propre nationalité.

<sup>11</sup> Gaston KELMAN, *Je suis noir et je n'aime pas le manioc*, Paris, éditions Max Milo, 2004, p. 128.

<sup>12</sup> Voir l'article de Mona Cholet intitulé « Je suis blanche et je n'aime pas les couillonnades », paru le 4 avril 2004 sur le site [www.peripheries.net](http://www.peripheries.net).

<sup>13</sup> Le dernier épisode en la matière, c'est la mention du bronzage d'Obama par l'Italien Silvio Berlusconi. Si certains se posent des questions sur le bon goût du dirigeant italien, je n'ai pas compris en quoi faire une blague sur Obama devait être un acte plus ignoble que le tombereau de blagues que l'on a déversé sur Sarah Palin, sans que le tollé soit aussi général que l'unique blague sur le président américain élu.

Quel est aujourd'hui le destin des Falashas en terre d'Israël ? Peut-être n'avons-nous pas le recul nécessaire pour faire une analyse objective de leur situation ! Néanmoins certaines scènes de l'excellent film *Va, vis et deviens* dénoncent un réel racisme antinoir envers les Falashas. Certes, ce racisme n'est ni plus ni moins stigmatisant, ni plus ni moins virulent, ni plus ni moins répandu que dans les autres communautés et les autres pays où les Noirs sont minoritaires. Mais ici aussi, n'est-ce pas l'alliance naturelle entre le Juif et le Noir qui exacerbe la rancœur née d'actes certes blâmables, mais courants au sein de toutes les sociétés blanches<sup>14</sup> ?

## **FONDEMENTS ET SYMBOLES D'UN RAPPROCHEMENT IDENTITAIRE**

Israël apparaît comme le modèle le plus présent dans la quête identitaire des Noirs qui se sont implantés de gré ou de force dans le monde occidental. Dès les premiers pas de cette quête, le Noir s'identifie au peuple hébreu. Beaucoup de références adoptées par les esclaves noirs renvoient à la terre promise. Tout en plaçant son origine dans la foi chrétienne, l'espérance des esclaves, exprimée à travers la musique, est entièrement ancrée dans la symbolique du peuple de Dieu. Nous allons aussi parler de l'époque la plus récente de cette quête, depuis le mouvement de la négritude<sup>15</sup> jusqu'aux soubresauts qui agitent la France aujourd'hui, en passant par les luttes des Noirs américains pour les droits civiques.

### **La négritude**

Deux des pères de la négritude, le Martiniquais Aimé Césaire et le Sénégalais Léopold Sedar Senghor, soulignent la commune souffrance et l'identique errance des Juifs et des Noirs. Césaire s'identifiera à « un homme-juif, un homme-cafre, un homme-hindou-de-Calcutta, un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas<sup>16</sup> », cet homme de souffrance considéré comme « un chiot un mendigot<sup>17</sup> ». Les mêmes références se retrouvent chez Senghor.

**14** Il convient ici de rappeler un comportement courant. Même parmi ceux qui reconnaissent la spécificité de la barbarie dont les Juifs ont été victime, il se recrute des femmes et des hommes pour ne pas admettre que ce peuple porte des coups pour répondre à une agression et au harcèlement calculateurs d'un groupe ennemi. Nous avons encore récemment observé ces positionnements dans la guerre contre le Hamas.

**15** La négritude est un mouvement à la fois littéraire et politique, fondé à Paris dans les années 1930 par des étudiants noirs des Antilles et d'Afrique : Aimé Césaire, Léopold Senghor et Léon Damas. \_Ils s'inspiraient de leur rencontre avec les membres de la Harlem Renaissance, dont beaucoup vivaient en France pour s'échapper au racisme et à la ségrégation aux États-Unis. Parmi d'autres, ils ont rencontré les écrivains Langston Hughes et Richard Wright et les musiciens jazz Duke Ellington et Sidney Bechet. La négritude se veut un mouvement qui embrasse toutes les populations noires du monde. Or c'est un mouvement complexe qui dénonce le colonialisme, rejette la domination occidentale et défend la notion du « soi noir ». C'est à travers la littérature que Césaire et Senghor commencent à trouver leurs voix politiques, et chacun joue un rôle important dans sa région à la suite de la décolonisation.

**16** Aimé CESAIRE, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, *Présence africaine*, 1983, p. 20.

**17** *Ibid.*

Il évoque « le cafre, le Kabyle, le Juif, le Somali, divers de teint, divers de costume, de coutume, de langue », qui ont cependant, « au fond des yeux, la même mélodie de souffrances ». Le pasteur noir américain Martin Luther King relèvera cette similitude de destin entre le peuple juif, dont il soutient le droit à vivre sur la terre mythique d'Israël, et les peuples noirs d'Afrique et d'Amérique. Cependant, il rejettera le vieux rêve du retour vers la terre promise d'Afrique, entretenu par la négrité américaine, rêve que soutenait avec beaucoup de conviction Marcus Garvey, grande icône du pannégrisme. À chacun sa référence au Juif : pour les uns, c'est la commune souffrance, pour les autres, c'est la Terre promise.

L'apparition du problème noir en France réanime une rhétorique assez proche de celle qui portait les revendications des Noirs américains. Juifs et Noirs se serrent les coudes. Une amitié judéonoire, semblable à celle du révérend Martin Luther King, voit le jour. Les Noirs, s'inspirant du CRIF et épaulés - dit-on - par les institutions juives, fondent le CRAN, Conseil représentatif des associations noires de France. Alors revient la même lancinante question : s'il est normal et salutaire que des groupes qui ont été victimes de la haine et de la barbarie s'associent pour combattre ces ignominies, la souffrance - de nature très différente, au demeurant -, si l'on admet qu'elle soit le socle de l'amitié et de la solidarité, peut-elle à elle seule être le fondement d'une similitude de destin ?

S'il existe indéniablement un peuple juif, existe-t-il un peuple noir ? Si le Juif, de par sa seule existence, a cristallisé des haines, des jalousies, des phobies et des folies, en est-il de même des Noirs ? Tous ont-ils été du même côté de l'histoire ? Tous ont-ils les mêmes stratégies pour se libérer de la domination ? Au moment où le candidat démocrate Barack Obama posait les fondements d'une Amérique postraciale, la difficulté de certains responsables des mouvements noirs en France à justifier leur soutien à ce candidat autrement que par son appartenance - sa semi-appartenance<sup>18</sup> devrait-on dire - à la communauté noire américaine, cause un malaise.

Les Juifs d'Amérique, grâce aux moyens matériels dont certains disposaient, grâce à l'influence que d'autres avaient auprès des pouvoirs politiques, ont soutenu le combat des Noirs pour les droits civiques. Richard Prasquier, président du CRIF, a entièrement raison quand il dit que « les Juifs américains manifestèrent leur soutien aux mouvements des droits civiques noirs à partir des années 1890. De nombreux philanthropes donnèrent des millions de dollars. Les Juifs occupaient des postes importants dans les principales associations à leur création et, pendant la crise économique aux États-Unis, Juifs et Noirs se sont retrouvés côte à côte pour lutter contre les violences qui leur étaient faites. Martin Luther King représentait cette tradition de l'amitié judéonoire. Les organisations juives américaines avaient été les premières à le soutenir, tout comme de nombreux rabbins et artistes ».

Il est tout à l'honneur des Juifs américains d'avoir soutenu la lutte du Noir opprimé. Il est tout à l'honneur de ce peuple - honneur d'autant plus remarquable qu'il entreprend cette croisade dès 1890, longtemps avant la Shoah - de ne jamais accepter l'image de l'homme

<sup>18</sup> Barack Obama est un métis, et non un descendant d'esclave.

opprimé. L'humanisme juif, qui a été aussi le moteur du progrès de ce peuple, est mis à contribution pour les autres groupes.

Comme répondant avec gratitude à cette grandeur d'âme, j'ai affirmé un jour que j'étais juif à cause de la fraternité humaine qui, comme l'affirme Frantz Fanon<sup>19</sup>, nous rend comptables de la guerre du Péloponnèse autant que de l'invention de la boussole. Avec un grand bonheur, j'ai accompagné les jeunes Juifs de l'UEJF au Rwanda, à la rencontre des mémoires. Mais la mémoire tutsi est-elle mémoire noire ou même rwandaise ?

Aucun dolorisme abject, aucune humaine solidarité ne me fera ressentir ce que les Tutsi ont ressenti. Aucune récupération colorielle ne fera de moi un Tutsi ou un Sud-Africain. Pas plus que la commune couleur blanche des Juifs et des Allemands, des Turcs et des Arméniens, la négrité des Tutsi et des Hutu ne m'autorise à les englober dans le même destin. Au-delà de cet humanisme qui pousse le Juif américain à soutenir le combat des Noirs américains, au-delà de la fraternité républicaine qui amène ceux de France à soutenir le CRAN, au-delà de cet humanisme et de cette fraternité républicaine, toute relation entre Juifs et Noirs qui se chercherait un autre fondement mérite un examen approfondi.

Bien que les situations soient diamétralement opposées, la juxtaposition de la judéité et de la négrité - l'attelage « judéo-noire » frise l'oxymore - me fait le même effet négatif que les expressions de type « amitié franco-africaine ». Mettre sur un pied d'égalité un continent d'une cinquantaine de nations et une unique nation est d'un déséquilibre affligeant et injurieux pour le continent. La judéité est une construction multimillénaire, adossée à une histoire forte, à une religion la plus ancienne des religions du Livre, à des traditions. La négrité est une illusion, qui a été dans un premier temps exploitée par des racistes. Par la suite, par effet d'essentialisation, elle a été malencontreusement reprise par ceux-là mêmes qui en ont été les victimes. Cette illusion a servi d'alibi à la colonisation qui a institué la hiérarchie des races, mettant la race blanche au sommet de cette hiérarchie. Il est donc impensable que les Noirs, si différents de culture, d'histoire, de mythologies, de cosmogonies originelles<sup>20</sup>, de religions, de nations, s'appuient aujourd'hui aussi sur cette illusion colorielle pour se donner une identité. Le Noir américain serait-il le frère d'un Noir français et d'un Libérien ?

### **Le black exodus**

L'expérience du retour des Noirs américains vers l'Afrique et leur installation au Liberia, qui fut un échec, illustrent très clairement et très perfidement l'illusion de la fraternité colorielle. Cet échec est à l'origine de l'erreur fatale qui a été de penser la négrité comme un facteur d'unité de type ethnique. Au Liberia, les Noirs américains ont découvert à quel point leur histoire, leur culture, leur destin, étaient différents de ceux des autochtones auxquels ils se pensaient unis grâce à la couleur, dans un destin semblable à celui des Juifs.

<sup>19</sup> Frantz Fanon est un psychiatre martiniquais (1925-1961) dont le livre *Peau noire, masques blancs* (1952) porte un regard critique sur les relations entre les Noirs et les Blancs et relativise - sinon rejette - l'importance que l'on accorde à la couleur comme déterminant identitaire.

<sup>20</sup> Aujourd'hui, leur rapport à l'univers est plus influencé par les religions que par le rapport de leurs ancêtres au cosmos.



## → **JUIFS ET NOIRS DANS L'HISTOIRE RÉCENTE : CONVERGENCES ET DISSONANCES**

Néanmoins, le rêve de fraternité colorielle et celui de l'Afrique comme Terre promise a longtemps nourri l'espoir du retour des Noirs américains.

Ici aussi - nous l'avons dit -, c'est l'histoire du Juif qui inspirera les Noirs d'Amérique. Mais aujourd'hui, pour beaucoup de penseurs parmi ces Noirs - Martin Luther King en premier -, ce rêve du retour a fait long feu. Il est même devenu sujet de blagues dont voici un échantillon.

« L'histoire se passe aux temps du racisme triomphant aux États-Unis, pendant la grande crise de 1929. Sur une plage, on a mis cette pancarte sur laquelle on peut lire : « Interdit aux Noirs et aux Juifs ». Les Juifs se concertent. « Vous savez ce qui nous reste à faire, se disent-ils. Nous allons travailler d'arrache-pied et nous nous retrouverons ici dans un an jour pour jour et à la même heure pour acheter cette fichue plage. » Sitôt dit, sitôt fait, les Juifs s'éparpillent et vont travailler pour acheter la plage. Les Noirs se concertent eux aussi et arrivent à la triste conclusion suivante, certainement exprimée en un blues lancinant : « Personne ne nous aime ici, nous allons retourner chez nous<sup>21</sup>. » »

On croit entendre l'écrivain noir américain Clarence Walker parler de l'impossible retour<sup>22</sup>.

La tradition de la chanson noire américaine naît dans les champs de coton du sud des États-Unis. Les Noirs réduits en esclavage chantent en travaillant, pour se donner du cœur à l'ouvrage, des chansons qui expriment une profonde tristesse. De cette tradition naîtra le negro spiritual au XVIII<sup>ème</sup> siècle, avec l'émblématique et fondateur *Let my people go*. Il s'agit de la mission que Dieu a confiée à Moïse : aller voir le pharaon et lui dire ce que Dieu demande, « laisse mon peuple s'en aller ». Les negro spirituals sont quant à eux cantiques d'espoir qui annoncent une prochaine et inéluctable délivrance. L'Église - essentiellement baptiste - va jouer un rôle de premier plan dans la construction d'une communauté, la communauté noire. La référence est le peuple juif, lui aussi un temps prisonnier de l'esclavage égyptien ou de la déportation à Babylone (*By the rivers of Babylon*). L'image de Sion, la Terre promise, s'impose à eux et leur Sion sera la terre ancestrale africaine.

Vous aurez remarqué que, malgré mon scepticisme, quant à la communautarisation sur un fondement coloriel - la négrité -, je viens de parler de la *construction* d'une communauté noire. Une communauté peut se construire à partir d'un ancêtre commun. Tel est le cas des groupes ethniques, des tribus. Une communauté peut se construire autour d'une valeur comme la révélation religieuse. Mais une communauté de type ethnique peut aussi être l'agrégat de groupes initialement différents, que le sort a jeté sur le même territoire.

<sup>21</sup> À un ami qui se méprenait sur le sens de cette blague, j'ai apporté l'explication suivante. La blague sur la plage est faite par les Noirs américains. L'image du Juif chez le Noir américain a toujours été très bonne. Quoi de mal à se référer à un peuple qui, depuis des millénaires, s'est battu contre l'adversité. « Nous devons être comme eux » : tel a toujours été le leitmotiv des Noirs américains. La blague sur la plage n'est pas un stéréotype sur le pouvoir lobbyiste des Juifs. C'est un regard admiratif sur leur volonté de s'attaquer aux problèmes qui se dressent sur leur chemin, si besoin dans un élan de solidarité. Dès le début de sa quête, le Noir américain se réfère à Sion, la Terre promise. Pour lui, le Juif est un modèle, il n'est pas un mesquin.

<sup>22</sup> Clarence E. WALKER, *L'impossible retour : à propos de l'afrocentrisme*, Paris, Karthala, 2004.



*Martin Luther King*

## → JUIFS ET NOIRS DANS L'HISTOIRE RÉCENTE : CONVERGENCES ET DISSONANCES

Ainsi se construisent les nations, intégration permanente de nouveaux arrivants qui trouvent leur place au sein d'un corps déjà constitué dont ils respectent les fondements et qu'ils acceptent d'enrichir par leur travail, mais aussi et surtout par les apports culturels compatibles avec ce corps existant. Ainsi, la communauté noire américaine est-elle une construction et non une proclamation, comme c'est le cas pour l'improbable communauté noire universelle. Cette construction a été facilitée par la conception de la nation américaine comme une juxtaposition d'ethnies. Ces hommes et ces femmes noirs qui venaient d'univers différents et parfois antagonistes, mais ont été projetés dans une même entité de soumission deviennent, dans un premier temps, héritiers d'une même histoire. Ils vont ensuite entreprendre de bâtir une nouvelle entité. Cette construction ethnique trouve son apogée dans la *Harlem Renaissance* qui va en codifier les repères culturels : musique, danse, art, littérature, codes vestimentaires, gastronomie. Elle se poursuivra avec des aspects intellectuels comme les *Black Studies*. On peut donc parler aujourd'hui d'une communauté, d'un groupe ethnique noir américain, laborieusement construit pendant des siècles de cohabitation dans la servitude puis de luttes communes<sup>23</sup>.

Pour les Noirs déportés sur les territoires où ils sont majoritaires, comme c'est le cas dans la Caraïbe, la construction d'une communauté a été plus aisée et plus poussée. En plus des éléments culturels que l'on retrouve aux États-Unis d'Amérique - gastronomique, musique - aux Antilles, on a même inventé une langue. Mais nous espérons que la spécificité de la Martinique ou de la Guadeloupe au sein de la nation française rejoigne les autres régionalismes forts comme la Corse, la Bretagne ou le Pays basque.

La construction de la communauté noire américaine a connu diverses tendances. Si, dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, apparaît une autre pensée, celle de l'émancipation par la formation professionnelle et le travail<sup>24</sup>, la première, celle du retour vers la Sion Afrique, se poursuit avec les têtes de pont comme Marcus Garvey ou encore l'illustre Dr William Edward Burghardt Dubois. Nous l'avons dit, l'expérience libérienne sera un échec dont les conséquences restent encore présentes, non seulement dans les mémoires, mais aussi dans le quotidien des populations de ce pays.

Le Noir américain qui s'est installé au Liberia découvre à ses dépens, mais surtout à ceux des autochtones, qu'il n'est pas un Noir - sinon accessoirement - mais fondamentalement un Américain, un Occidental qui, comme tous les Occidentaux de cette époque, se croit supérieur aux indigènes qu'il va coloniser avec une brutalité qui n'a rien à envier à celle que les Blancs exerçaient dans les colonies.

**23** Point n'est besoin de fouiller loin pour comprendre que la couleur de la peau est accessoire ou illusoire. Le Noir américain regarde l'Africain avec les yeux d'Occidental. La campagne de Barack Obama a exacerbé ce clivage. Monsieur Obama n'a pas été reconnu par l'élite noire américaine comme l'un des leurs. Il était même perçu comme un usurpateur qui leur volait la place qui leur était due. Si l'on a été ému par les larmes de Jesse Jackson, le compagnon de Martin Luther King, on a été tout aussi choqué par les propos qu'il a tenus sur Barack Obama, alors qu'à son insu, un micro l'enregistrait.

**24** Booker T. Washington (1856-1915) est l'un des leaders de cette tendance. Il est le fondateur de l'institut de Tuskegee, une école de formation des enseignants noirs. Booker T. Washington disait que « rien d'autre ne permettra d'établir plus vite les relations convenables entre les deux races dans le Sud que la progression du Noir dans le domaine professionnel... Qu'il le veuille ou non, un Blanc respecte le Noir qui a une maison de briques à deux étages ». Cité par Gaston Kelman dans *Au-delà du Noir et du Blanc*, Paris, éditions Max Milo, 2005, p. 167.

Le rêve du *black exodus* se brise contre la réalité crue de la différence culturelle et devient cauchemar. Dans l'expérience libérienne, ce n'est certes pas l'apartheid ; mais les relations qui se tissent entre les populations de ce pays sont très souvent, sinon exclusivement, portées par l'origine inscrite dans les noms qui distinguent nettement les autochtones des descendants de Noirs américains, les Washington et autres Johnson. L'antagonisme n'a pas été loin de dégénérer en conflit de type israélo-palestinien ou nord-irlandais.

### *Les peuples de la diaspora*

Un autre phénomène qui, chez les Noirs, s'inspire du peuple juif, c'est la notion de diaspora. Ici comme sur beaucoup de points, la similitude n'est qu'apparente. Comment l'encyclopédie Wikipédia définit-elle la diaspora ? « Dispersion d'une communauté ethnique ou d'un peuple à travers le monde [...]. Par extension, il désigne aussi le résultat de cette dispersion, c'est-à-dire l'ensemble des membres d'une communauté dispersée dans plusieurs pays. Parmi les diasporas les plus connues, on peut citer la diaspora juive, la diaspora irlandaise, la diaspora italienne, la diaspora arménienne, la diaspora africaine, la diaspora chinoise, la diaspora palestinienne, la diaspora libanaise (voir aussi arabe), la diaspora coréenne et même des populations culturellement migrantes d'anciens pays devenus parfois régions (par exemple, la diaspora bretonne, la diaspora bohémienne, la diaspora corse) ou réparties sur plusieurs pays ou l'ayant fui (par exemple la diaspora russe, la diaspora cambodgienne et la diaspora québécoise, descendants des Français de la Nouvelle-France). »

Une chose frappe de prime abord. Toutes les autres diasporas qui sont énumérées se fondent sur des origines nationales ou ethniques. La seule qui épouse les contours d'un continent, c'est la diaspora africaine. De surcroît, on tombe inévitablement dans cet abus de langage qui associe africanité et négrité. Personne ne pensera que les Algériens, les Marocains ou encore les Égyptiens et les Libyens de l'extérieur sont assimilés à la diaspora africaine. Peut-on parler de diaspora(s) noire(s) ou de diaspora(s) africaines(s) ? Est-ce que l'Afrique est une ethnie, une communauté homogène - le pléonisme s'impose - ou un peuple, tous modes de regroupements que suggère l'encyclopédie comme fondements d'une diaspora ?

Comment se sont dispersées les populations d'origine africaine dans le monde ? Il y a, dans un premier temps, les descendants des Noirs qui ont été déportés en esclavage aux Amériques ou dans d'autres parties du monde<sup>25</sup>. Leurs situations actuelles sont multiples et complexes et leurs fortunes diverses. Il y a les territoires où les Noirs sont majoritaires. Certains de ces territoires ont suivi la voie de la départementalisation et sont restés attachés à la métropole. C'est le cas des anciennes colonies des Antilles françaises, la Guadeloupe, la Martinique ou encore la Guyane, qui se trouve sur le continent américain, et la Réunion dans l'Océan indien.

**25** Il est surprenant de voir que, dans cette énumération telle que les Africains eux-mêmes la conçoivent, la traite négrière des Arabes qui a été plus longue - 13 siècles - et qui n'a jamais été dénoncée par ce peuple comme ceux d'Europe et des Amériques l'ont fait en ce qui les concernent, n'entre pas dans cette logique diasporique et mémorielle. Parle-t-on de diaspora noire au Maghreb et dans les autres pays arabes ? À ma connaissance, la question ne s'est jamais posée.

D'autres se sont émancipés et ont créé des nations, comme Haïti du côté français ou les anciennes colonies anglaises (la Jamaïque, la Barbade, Nevis et Saint-Kitts). Les Noirs se retrouvent comme minorités dans le sous-continent latino-américain initialement sous domination portugaise ou espagnole avec aussi les Guyanes dites hollandaise et britannique, où les Noirs sont majoritaires. Enfin, il y a la situation minoritaire des Noirs aux États-Unis, communauté qui reste la plus emblématique de tous les Noirs venus comme esclaves du continent africain.

Au-delà de la conception accessoire et discutable, sinon fausse, selon laquelle les Noirs auraient le rythme ou le sport dans la peau, il convient de rechercher quel support de type ethnologique ou national relie ces diverses populations noires à l'Afrique pour que l'on puisse parler de diaspora ? Comme au sein des autres diasporas, est-ce qu'il s'est tissé des rapports culturels et économiques soutenus, volontaristes, caractéristiques des diasporas, entre les Noirs des pays riches et les habitants des pays pauvres d'Afrique ? Quelle aide ceux-ci apportent-ils à ceux-là ? Existe-t-il des espaces de rencontres, des repères culturels, philosophiques, culturels, mémoriels, à travers des commémorations communes ? Existe-t-il des fêtes profanes ou religieuses, des traditions qui uniraient les différents groupes ? Les arbres culturels comme le culte vaudou en Haïti, les *Black Studies* américaines ou des espaces mémoriels comme l'île de Gorée au large de Dakar (Sénégal), réussissent-ils à cacher la forêt du vide sidéral qui existe entre les différents groupes d'implantation des Noirs et l'Afrique originelle ?

Mieux, l'affirmation de plus en plus audible de leur spécificité par certains de ces groupes, vient effacer pour toujours - il était temps - toute référence à la notion de diaspora. Après le temps de la négritude globalisante, vient aujourd'hui pour les Caribéens celui de la spécificité créole. L'on abandonne l'unique référence à l'Afrique pour définir la créolité comme carrefour de quatre confluences : l'africaine, l'américaine, l'asiatique et l'europpéenne. L'Afrique n'est plus terre-mère. Elle est l'une des composantes d'un peuple qui revendique à juste titre son originalité, son autonomie. Et je m'en réjouis. Et parce que « les humains ne sont pas des arbres<sup>26</sup> », parce que les humains « savent renaître après les déracinements<sup>27</sup> », dans une envolée poétique de toute beauté, l'écrivain Daniel Maximin va chanter son humanité reconstituée. « Ma Caraïbe est belle : un archipel d'îles-roseaux nées de la résistance aux chaînes, brûlant des racines absentes en un feu sans foyer posé fier sur trois roches pour bricoler une humanité neuve et se forger des cœurs aux quatre sangs dispersés : l'Europe par erreur sans son humanité, l'Afrique en friches d'échardes et de rayons, l'Asie plus tard migrée, l'Amérique par et pour nous-mêmes retrouvée ; quatre continents pour édifier une île<sup>28</sup>. » Est-ce un hasard si Maximin commence par citer l'Europe - plus importante dans l'identité antillaise - et non l'Afrique !

<sup>26</sup> Daniel MAXIMIN, *Les Fruits du cyclone, une géopoétique de la Caraïbe*, Paris, Seuil, 2006, p. 14.

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 13.



Un autre élément reste crucial. En amont de l'installation des Noirs dans ces parties du monde, il y a un phénomène qui explique cette situation, cette absence de véritable lien de type diasporique entre les nations africaines et les descendants des déportés noirs.

Achille Mbembe<sup>29</sup> dénonce cet élément essentiel que le Noir d'Afrique fait semblant d'oublier, « qu'à l'origine de l'exil, il y a, certes, la rapacité du capitalisme ; mais il y a également un meurtre familial. Il y a des fraticides<sup>30</sup> ». L'exil des Noirs des Amériques qui a pour origine un fraticide - ils ont été vendus par des Noirs -, d'une trahison, peut-il donner naissance à une diaspora ?

Si M. Achille Mbembe a raison de dénoncer cette escroquerie intellectuelle, il tombe cependant dans le piège selon lequel les Africains seraient tous des frères. Il parle alors de fraticide. Ainsi, toute guerre qui opposerait des peuples noirs, deviendrait fraticide. Pourquoi les antiques ou contemporaines guerres européennes, asiatiques ou américaines ne sont-elles jamais considérées comme des conflits entre frères de peau ? Si l'on exclut cette confusion, le raisonnement de Mbembe est fondé. L'histoire de l'Afrique est comme toutes les histoires, celles de peuples et d'états s'opposant et s'alliant les uns aux autres ou composant avec l'étranger au continent pour renforcer leurs puissances.

Achille Membe va plus loin par rapport à l'objet qui nous intéresse. « Entre la mémoire de l'esclavage chez les Africains-Américains et les Africains continentaux, il y a une zone d'ombre que recouvre un épais silence ; le silence de la culpabilité et le refus des Africains de faire face à la part troublante du crime, celle qui engage directement leur responsabilité. Car le destin des esclaves noirs dans la modernité n'est pas le résultat du seul vouloir tyrannique de l'autre et de sa cruauté [...]. L'autre signifiant primitif, c'est le meurtre du frère par le frère, bref, la cité divisée. Sur la ligne des événements qui ont conduit à l'esclavage, telle est la trace que l'on cherche à effacer. Ablation signifiante, parce qu'elle permet de faire fonctionner l'illusion selon laquelle, des deux côtés de l'Atlantique, les temporalités de la servitude et du malheur furent les mêmes. Or tel n'est pas le cas. Et c'est cette *distance* qui fait que le traumatisme, l'absence et la perte ne seront jamais les mêmes des deux côtés de l'Atlantique. » Si, des deux côtés du drame, entre ceux qui sont partis et ceux qui sont restés, les sentiments ne sont pas les mêmes, il ne saurait alors être question de diaspora.

Dans ma réflexion par rapport à ce sujet, j'ai souvent pensé - incapable de me défaire du modèle judaïque - à ce que j'appelle la jurisprudence de Joseph. Il s'agit de ce fils de Jacob vendu par ses frères. Ceux-ci, ayant reconnu leur faute et demandé pardon, sont entrés dans la fortune que le frère s'était faite dans son exil<sup>31</sup>. N'est-ce pas le cas aujourd'hui, quand on compare le sort des Noirs américains à celui des Africains, les déportés s'acheminant vaille que vaille vers les sommets et ceux qui sont restés, macérant dans la misère, sans que les premiers, dans leur fortune, tendent la main aux seconds ?

<sup>29</sup> Intellectuel d'origine camerounaise, professeur à l'université de Johannesburg.

<sup>30</sup> Les citations sont tirées d'un article d'Achille Mbembe, « À propos des écritures africaines de soi », in *Politique africaine*, n° 77, mars 2000, pp. 16 et sq.

<sup>31</sup> Les choses vont bien sûr se gâter par la suite avec l'asservissement du peuple juif par les souverains égyptiens. Mais ce qui compte ici, c'est la reconnaissance de leur forfait par ses frères et le pardon de Joseph.

C'est justement parce qu'il y a un manque, celui de l'exorcisme de la reconnaissance du « fratricide<sup>32</sup> ».

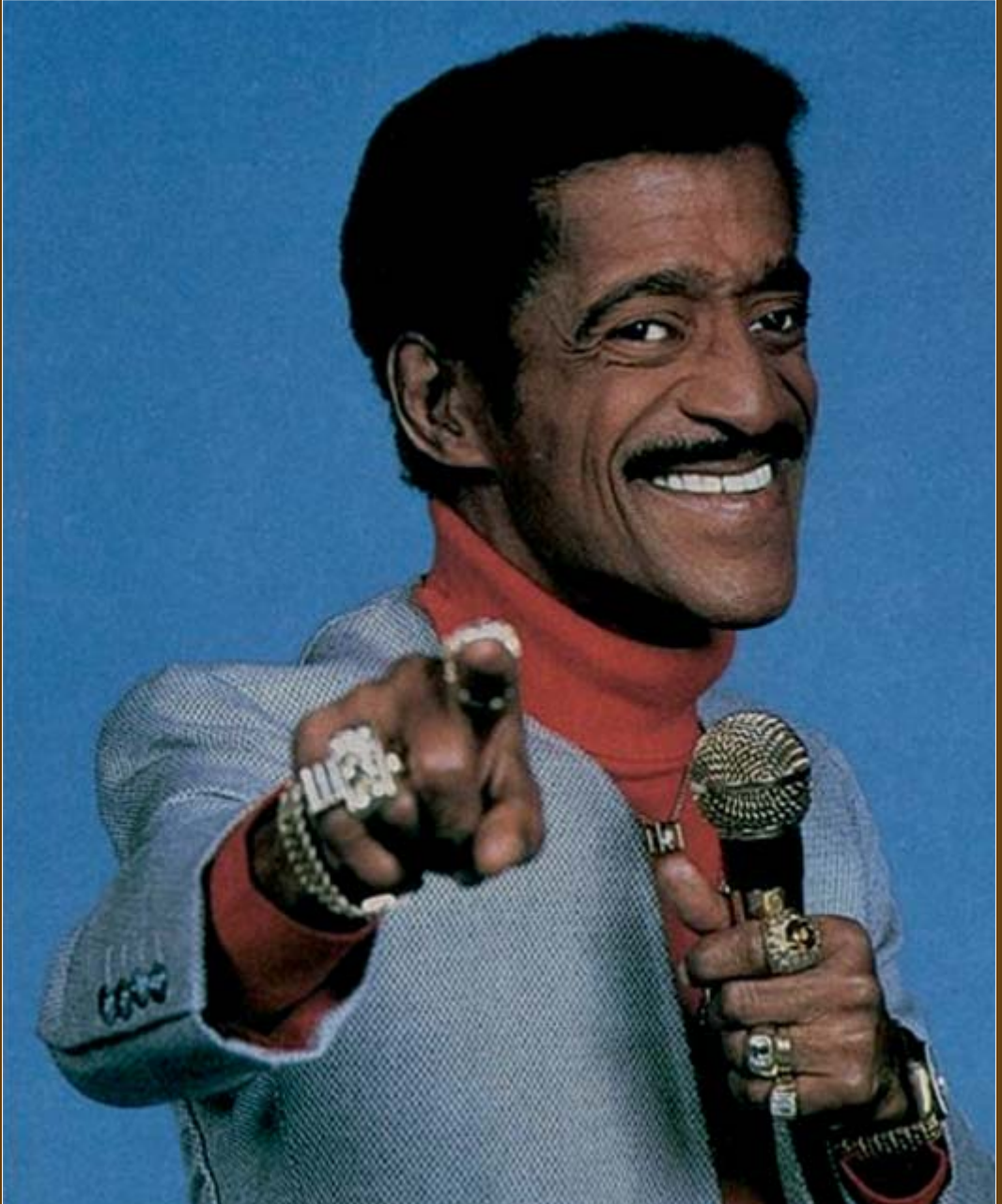
Sur cette nécessité, Achille Mbembe donne son point de vue : « L'appel de la race comme base morale et politique de la solidarité relèvera toujours, quelque part, d'un mirage de la conscience tant que les Africains continentaux n'auront pas repensé la Traite et les autres figures de l'esclavage, non plus seulement comme une catastrophe qui s'est abattue sur eux, mais également comme le produit d'une histoire qu'ils auront activement contribué à façonner à travers la manière dont ils se sont traités les uns les autres. » En attendant ce grand jour que les Africains continentaux peuvent bâtir de plusieurs manières, on peut oublier toute idée d'une fraternité diasporique entre eux et les Noirs des Amériques et des îles. L'Africain fait semblant de ne pas percevoir les sentiments confus que les Noirs des îles et des Amériques ressentent à son égard. Malgré les positions de plus en plus hautes qu'ils occupent, notamment aux États-Unis dans les domaines politique - on peut citer Barack Obama, Colin Powell, Condoleezza Rice... - artistique ou sportif, ils font peu de cas de l'Afrique. Et je me suis posé un jour la question de savoir si Ms Rice savait que « Mali » n'était pas que le verlan de « Lima ».

Pour certains - on est bien triste de le reconnaître -, le retard de l'Afrique et surtout la barbarie qui pointe ici ou là ont été une incitation à se sentir comme un peuple choisi, les *chosen few* qui ont eu le chance d'échapper à l'enfer noir. On n'oubliera jamais le cri torride de ce diplomate noir américain qui, de retour d'une mission au Rwanda, rendait grâce « au négrier qui avait acheté son aïeul et au bon Dieu qui avait fait qu'il ne meure pas dans le bateau ». L'Africain n'aura jamais les moyens - seule reste la folie, si on peut la considérer comme un moyen - de rester éternellement sourd à cette souffrance, à ce cri du désespoir.

L'Amérique devient alors la vraie terre promise, après les siècles de déportation consentis comme une traversée du désert, comme le prix à payer pour le bonheur des générations futures. Quatre cents ans après les débuts de la traite, il y a eu l'émancipation, sans que celle-ci apporte les droits égaux ; quarante ans après la mort du prophète Martin Luther King, on assiste à l'élection d'un Noir, Barack Obama, à la magistrature suprême des États-Unis. On ne peut pas ignorer la troublante similitude des chronologies entre la déportation des Noirs en Amérique et celle du peuple juif en Égypte. L'esclavage des Juifs et celui des déportés noirs auront duré quatre cents ans chacun. La traversée du désert du Sinaï et celle du désert de la conquête des droits civiques par les Noirs en Amérique auront la même durée, quarante ans. La conviction des Noirs américains d'être les *chosen few* au destin identique à celui du peuple de Dieu, semble confirmée, renforcée par cette similitude troublante.

**32** La traite était une horreur orchestrée par les Occidentaux - et les Orientaux avant eux - sur des territoires qui se prêtaient à ce commerce. Pas plus que je ne considère l'Européen comme comptable héréditaire de cette horreur, je ne juge l'Africain coupable en tant qu'individu. Malheureusement, il s'est systématiquement placé dans le camp des victimes. Ce dolorisme usurpateur a exacerbé le ressentiment inconscient des descendants des vraies victimes. L'Africain a voulu se défaire globalement d'une culpabilité symbolique. Il est rattrapé par une inculcation globale qui annihile toute idée de comportement diasporique de la part de ceux qui sont partis. Alors, un exorcisme symbolique s'impose. Comment s'expliquer qu'il n'existe pas en Afrique une journée du souvenir, alors qu'il y a eu d'innombrables demandes de réparation.





*Sammy Davis Jr*

## ➔ **JUIFS ET NOIRS DANS L'HISTOIRE RÉCENTE : CONVERGENCES ET DISSONANCES**

L'on ne peut parler ni de diaspora continentale, ni de diaspora colorielle. Malheureusement, malgré les prouesses de l'ADN qui semble permettre aujourd'hui à certains Noirs américains et caribéens de découvrir la partie africaine de leurs origines ethniques - l'autre partie, on l'oublie si souvent, étant européenne, américaine ou asiatique -, il reste le contentieux historique que l'Africain continental tente désespérément et malencontreusement de camoufler, attribuant la totalité des torts à un autre groupe coloriel et parfois même culturel. On pense naturellement aux élucubrations du comique - dans toute l'acceptation du terme - Dieudonné M'bala M'bala accusant les membres de la communauté juive d'avoir globalement été des négriers, du seul fait de leur commune appartenance religieuse.

Tout ceci nous éloigne de la communauté de destin, mais surtout de la similitude de comportements entre Noirs et Juifs.

Aujourd'hui, des diasporas noires peuvent naître sur le continent européen et particulièrement en France. Il s'agit des populations issues de l'immigration africaine. Ces personnes correspondent mieux à la définition de la diaspora. Elles viennent de nations et d'ethnies réelles et non pas d'une entité aussi indéfinissable que l'Afrique actuelle<sup>33</sup>. Elles ont souvent maintenu, de génération en génération, des liens plus ou moins forts et non mythologiques, comme c'est le cas pour les descendants d'esclaves, avec leurs pays d'origine. Cependant, il existe encore un lourd bémol à leur implication diasporique. Du chemin reste à faire.

Toute diaspora est tributaire de la situation sociopolitique de sa terre-mère. La difficulté des nations africaines à se constituer, leur agaçant recours à une unité africaine de façade, ces éléments ont conduit à un repli ethnique dur. Au Cameroun, par exemple, on est davantage membre de sa tribu que de la nation. Il est impensable qu'un Bassa ou un Beti de l'extérieur s'investisse dans le développement du pays Bamiléké, même si c'est cette région qui est la plus hospitalière pour son projet d'investissement. Aujourd'hui, ces nations inspirent bien peu de fierté à leurs ressortissants de l'étranger. Les guerres, les exactions des dirigeants ou même des peuples - Rwanda, Soudan -, leur lancinant recours à l'histoire pour justifier tous leurs malheurs au lieu justement de travailler à l'éradication des séquelles de cette histoire, autant de faits qui inspirent peu de fierté et retardent toute approche diasporique. Les Africains de l'étranger, en parfaits Occidentaux qu'ils deviennent - même s'ils l'ignorent -, regardent les pays d'origine, non comme terre de fierté, mais avec la même condescendance mièvre que n'importe quel autre Occidental : comme des terres qu'il faut aider et assister à jamais.

<sup>33</sup> Pour certains, *africanité rime avec négrité*. Cette difficulté à dresser les contours de l'Afrique, je l'ai développé dans *Les hirondelles du printemps africain*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2008.

## L'ANTISÉMITISME NOIR EN FRANCE

« C'est mon professeur de philosophie, d'origine antillaise, qui me le disait un jour : "Quand vous entendez dire du mal des Juifs, dressez l'oreille, on parle de vous." » C'est l'écrivain martiniquais Frantz

Fanon qui rapporte ces propos. Puis il conclut : « J'ai compris qu'il voulait tout simplement dire : un antisémite est forcément négrophobe<sup>34</sup>. » C'est ce que nous allons essayer de démontrer dans cette partie. En d'autres termes, comment peut-on être noir et antisémite ? Je considère que cette partie est la plus importante de ce travail. Car cette contribution n'a de sens que si elle permet de comprendre l'évolution en Occident - un espace partagé plus que tout autre continent, par les hommes et les femmes de toutes origines et religions - des relations entre Noirs et Juifs. Aux États-Unis, cette relation, globalement positive, a souvent souffert des ambitions d'individus qui ont surfé sur les difficultés des Noirs pour présenter le Juif comme l'autre outsider qui réussit grâce à des manigances. Mais s'il a existé des synergies sur le fondement d'une alliance naturelle entre Juifs et Noirs, la raison l'a toujours emporté sur cette vision sentimentale et il est plus objectif de penser que l'appui des Juifs a été apporté à des hommes - Martin Luther King, Barack Obama - porteurs de projets.

La situation de la minorité noire en France est étrangement similaire à celle de cette minorité aux États-Unis. Prenons soin de souligner immédiatement les limites de cette similitude. La communauté noire américaine descend d'une population d'esclaves qui n'a pas choisi de vivre dans ce pays et a souffert de la servitude. Cette situation d'infériorisation a généré un racisme institutionnel. Tout un arsenal législatif codifiait l'infériorité du Noir et sa relation avec le maître blanc. En France, la sociologie des Noirs est dominée par une population qui a volontairement immigré<sup>35</sup>. Néanmoins, le regard que l'on pose sur ces migrants volontaires est fortement marqué, soit par la condescendance colonialiste, soit par le racisme dur hérité de la hiérarchisation des races, qui définit la négrité comme une sous-race, le chaînon manquant entre les grands singes et l'homme<sup>36</sup>. Les deux situations - américaine et française - ont généré des réflexes similaires.

En Amérique, le *drop of blood rule* a rejeté dans la négrité toute personne ayant un ancêtre noir. Qu'en est-il de la France ? Instinctivement, les Français considèrent comme noirs les métis, et mêmes de quarterons ou les octavons. La tentation a été aussi forte de ghettoïser les migrants noirs. On a créé des foyers maliens, au lieu de favoriser l'insertion dans l'espace résidentiel classique.

<sup>34</sup> Frantz FANON, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1973, p. 98.

<sup>35</sup> Certes, il s'agit d'une population rurale et analphabète que l'on a été chercher pour occuper les emplois les plus subalternes. Néanmoins, même si elle a été soumise à une forte ségrégation, il serait indu de comparer sa situation à celle des esclaves dans les plantations américaines ou caribéennes.

<sup>36</sup> Nous connaissons tous, les théories qui ont illuminé le XIXe siècle. Nous connaissons aussi l'histoire de la Vénus Hottentote, la jeune Sud-Africaine que l'on exhibait au XIXe siècle dans les foires françaises comme une bête étrange. Après sa mort, on a conservé certains de ses organes que le gouvernement français rechignait encore dans les années 1990 à restituer au gouvernement sud-africain. Nous avons visionné le film *Man to man* qui nous rappelle que la tentative de considérer le Noir comme le chaînon manquant peut se parer de bonnes intentions trompeuses, mais reste présente dans les esprits.

On a valorisé des modèles culturels d'origine au lieu de promouvoir l'intégration. Il devient donc logique, à l'heure de la recherche des solutions pour la normalisation de la situation du migrant noir avec le modèle local, que la référence soit recherchée auprès de la société américaine. On a souvent eu recours aux mêmes analyses approximatives - le rap et le sport comme ataviques à la négrité. On a voulu expérimenter les mêmes dispositifs - discrimination positive. On est parfois tombé dans les mêmes pièges - un certain antisémitisme noir.

En ce qui concerne la France, si les uns ou les autres en nient l'existence ou en minimisent la portée ; si d'autres craignent, déplorent ou attisent l'antisémitisme noir, personne à ma connaissance n'a analysé le type de cet antisémitisme. Il ne s'agit pas de la fièvre saisonnière qui saisit les médias quand un certain personnage ou un groupuscule se font entendre. Existe-t-il un antisémitisme noir en France ? Quelle en est l'importance sociologique, idéologique, démographique ? Quelles en seraient les causes ? Quels en sont les porteurs, les formes, les manifestations ?

### *Les fondements classiques de l'antisémitisme*

Avant d'analyser l'antisémitisme noir de France, il convient de rappeler les fondements classiques de l'antisémitisme. À l'origine de l'antisémitisme et de son ancêtre l'antijudaïsme, il y a toujours une certaine période de coexistence plus ou moins longue entre les Juifs et les autres communautés. Si l'antijudaïsme se caractérise par la persécution du Juif en tant que membre d'une religion déicide, l'antisémitisme, qui prend sa racine dans l'antijudaïsme originel, vise les membres d'un groupe ethnique, d'un peuple, pour des raisons culturelles, politiques, économiques. L'antijudaïsme apparaît très tôt dans les rapports entre Juifs et chrétiens. Bien vite, à l'aube de leur religion, les chrétiens oublieront que le judaïsme dont le Christ était un maître est le père du christianisme. Nous l'avons dit plus haut, saint Jean, l'apôtre que Jésus aimait, affirme dans son Évangile que « le salut vient des Juifs<sup>37</sup> ». Pour certains, le peuple juif, choisi pour être premier-né dans la perspective de l'alliance entre Dieu et les hommes, a commis le blasphème, le sacrilège de se proclamer peuple élu - sur quel mérite ?, se demande-t-on -, donc désormais unique dans le dessein divin. De la Bible initialement juive, on ne retiendra plus qu'un seul message : la préparation de l'avènement du Christ, depuis Adam. Marie, la mère de Jésus, est l'Ève nouvelle qui vient préparer l'œuvre de la rédemption et Jésus-Christ nous délivre de la faute d'Adam. Si du premier homme - Adam - est venue la mort, d'un autre homme - Jésus -, le père de la nouvelle alliance, viendra le salut.

Les Évangiles regorgent de ces passages où le Christ semble remettre en cause la foi juive, ou du moins la pratique de certains dignitaires du judaïsme, comme les scribes, les pharisiens ou les saducéens. Les textes sur la condamnation de Jésus et sa mort, installent dans l'esprit des chrétiens la conviction que ce sont les Juifs qui ont tué Jésus, le fondateur de leur croyance et que, ce faisant, ils ont tué Dieu. La parabole du fils du vigneron<sup>38</sup> que tous les petits chrétiens d'Occident ont entendue dans les prêches enflammés et pendant les cours de catéchisme, scelle à tout jamais le destin du Juif comme déicide.

<sup>37</sup> Jn IV, 22.

<sup>38</sup>

### *Les sentiments troubles du Noir envers le Juif*

Le Noir admire ou hait le Juif pour les mêmes raisons. Dans les cas de haine, c'est encore l'admiration qui se mue en jalousie. Il est couramment admis dans les milieux noirs que l'antisémitisme a généralement pour origine le trouble que fait naître le succès du Juif. Il est d'abord peuple choisi, puis il réussit envers et contre tout. Ce destin et cette réussite exceptionnels le rendent suspect de vouloir dominer le monde à travers des lobbies puissants. Dans ces mêmes milieux noirs, à d'autres moments, on se forge- à tort ou à raison - une autre théorie selon laquelle les persécutions dont le Noir a été victime ont des motivations à l'opposé de celles qui ont conduit à la souffrance du peuple juif. Le Noir a été persécuté à cause du mépris qu'il inspire. Même ses amis les plus persévérants ne réussissent pas à le considérer comme un homme pareil aux autres, mais comme un éternel pauvre hère, cloué dans la tradition, à la marge du siècle, descendance maudite de Cham.

Quant à nous, notre conviction est faite. Aujourd'hui, plus que les séquelles d'une histoire faite d'esclavage et d'occupation coloniale<sup>39</sup>, c'est la situation actuelle de l'Afrique qui génère les idéologies racistes bien-pensantes - les pauvres, il faut les aider - ou méprisantes - ils ne sont pas comme nous. C'est la difficulté des nations africaines, non pas à entrer dans l'histoire - contrairement à ce que pensait le président de la République française, Nicolas Sarkozy<sup>40</sup> -, mais plutôt à sortir de cette histoire d'oppression qui semble collée à leur destin. Nul n' imagine que les argonautes de Zoé<sup>41</sup> seraient allés sauver un peuple autre qu'africain, avec les méthodes qu'ils ont utilisées.

Je raconte cette anecdote dans l'un de mes livres<sup>42</sup>. Alors que nous étions encore étudiants, mon épouse et moi sommes entrés dans un bar-tabac pour acheter des timbres. La tenancière nous avait vus, mais avait ignoré obstinément et ostensiblement notre présence, poursuivant une tâche impérative et urgente - le rinçage des verres - et son babil badin avec des clients buvant sur le zinc. Prise d'une soudaine inspiration, ma compagne a baragouiné un anglais approximatif que la dame a cru américain, puisque nous étions noirs. Elle s'est alors empressée de venir nous servir en nous dressant des *sorry, sorry* contrits. Une fois que nous avons été servis, ma compagne a dit à cette dame avec un sourire moqueur et un accent bantou inimitable : « Ma bonne dame, je vous ai bien eue ! » La bonne dame, honteuse et confuse d'avoir été abusée par de banals Africains peut-être en situation irrégulière, mais certainement pauvres diables faméliques, nous a lancé, perfide : « Sales macaques ! ».

<sup>39</sup> Il n'est pas question de nier les séquelles laissées par l'esclavage et la colonisation que nous avons analysées sous le titre de « Complexe du dominé », dans *Les hirondelles du printemps africains* (op. cit.). Mais les séquelles ne justifient pas tout et doivent être non entretenues, mais éradiquées.

<sup>40</sup> Voir le discours, très controversé, prononcé par Nicolas Sarkozy à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar, au mois de juillet 2007.

<sup>41</sup> On n'oubliera pas de sitôt l'action de l'association l'Arche de Zoé, partie sauver de prétendus orphelins du Darfour, dont on découvrira plus tard que certains ont été arrachés à leur mère à qui l'on a dit qu'on n'était pas sûr qu'elles puissent s'en occuper. Le triste souvenir de la traite est revenu dans les mémoires, l'époque où le Blanc pouvait enlever son enfant à une mère dans les champs de coton, comme on enlève un veau.

<sup>42</sup> Je suis noir et je n'aime pas le manioc, op. cit.

## → **JUIFS ET NOIRS DANS L'HISTOIRE RÉCENTE : CONVERGENCES ET DISSONANCES**

Ainsi, nous étions passés, en moins de trente secondes, du statut de pauvres étudiants noirs sans intérêt à celui de respectables Américains, pour finir rétrogradés dans la bestialité certes supérieure de nos cousins quadrumanes, mais bestialité quand même. Ni nos âges, ni notre couleur n'avaient changé. Mais un instant, un court instant, certes trop court instant hélas, nous n'avons pas été desservis par « la misère africaine », mais plutôt portés par la « grandeur américaine ». Cette anecdote démontre que si la couleur de la peau peut abuser un instant, très vite la personnalité réelle - ici l'appartenance à la nation américaine - l'emporte sur cette première perception. Les difficultés du Noir ne sont donc pas irrémédiablement, structurellement liées à la couleur de sa peau, à une hypothétique essence noire, mais plutôt à une difficulté conjoncturelle.

Ainsi, entre le Juif et le Noir, il existe une différence fondamentale. Pour que la négrophobie cesse, il faut fondamentalement que le Noir change. C'est le changement du Noir qui entraînera celui de l'autre. Pour que l'antisémitisme cesse, il faut fondamentalement que la société change. Ceci n'exclut pas évidemment une évolution du regard que le juif pose sur le monde, pour qu'il sorte de l'isolement exacerbé dans lequel des millénaires d'une histoire douloureuse l'ont muré et dont il peine à se défaire.

L'antisémitisme noir est un antisémitisme qui n'en est qu'à ses prémices et exclusivement occidental. Il est porté par des enfants noirs nés en Occident et en France en particulier. Mais parfois aussi de manière accessoire et inopérante, il est le fait d'une petite partie de l'élite formée en Occident. Cette dernière manifestation de l'antisémitisme est nourri par l'islamisme et le conflit israélo-palestinien. À ce propos, la conférence de Durban a été un très bon révélateur de la connivence intello-tiers-mondiste, de la complicité des damnés de la terre, passés ou présents.

Pour les enfants noirs nés en France, la situation est plus complexe. D'un côté, ils sont des Occidentaux. Cependant, ils ne sont pas héritiers de cet antisémitisme quasi atavique qui se transmet dans les familles de génération en génération et dont l'origine se trouve dans l'antijudaïsme chrétien. Ils ne sont pas les héritiers de ce conservatisme français qui proscriit inconsciemment le Juif et fait penser qu'un Juif ne peut pas, en l'état actuel de la société française, accéder à la magistrature suprême. Quelle que soit la sympathie affichée pour sa candidature et sa personnalité, il serait victime d'une espèce d'effet Bradley<sup>43</sup> antisémite.

La force de transmission, la cohésion du peuple juif, « un peuple qui a souffert comme le peuple noir n'arrête pas d'attiser l'admiration du Noir. Cette affirmation est brandie autant par les promoteurs de l'amitié judéo-noire que par les tenants de la concurrence victimaire. Alors, le Noir se référera encore à l'histoire juive dans sa quête mythologique moderne, dans son désir de se constituer un peuple là où il n'y en n'a jamais eu un, mais plusieurs peuples

**43** Du nom de ce Noir américain candidat au poste de gouverneur de Californie en 1982. Tous les sondages le donnaient vainqueur. Mais au dépouillement, il avait perdu. On pense que les sondés prétendaient voter pour un Noir car ils ne voulaient pas être traités de racistes. Une fois devant l'urne, ils exprimaient leurs vrais choix.



différents d'espaces de vie, de cosmogonies, de modèles sociaux ; de se forger une histoire commune idyllique là où l'histoire vraie a souvent été conflictuelle et même dramatique, quand on pense à la logique contribution des Noirs au commerce triangulaire ; de se trouver un ennemi commun là où des commerces, des alliances avec ce supposé ennemi commun, et même des collaborations, ont été courants.

Les tenants d'un antisémitisme intellectuel ne se rendent pas compte à quel point leur modèle est encore juif : construction d'un destin commun, d'une grandeur commune, s'inscrivant dans les temps glorieux de la construction des pyramides ; construction hétéroclite d'un conflit judéo-noir, le Juif apparaissant comme l'usurpateur d'une histoire exclusivement noire. Ainsi, Abraham et Moïse - pourquoi pas -, mais aussi Jésus, Marie et Joseph, des sémites d'une histoire récente, d'une histoire profane, dont l'existence - au moins pour Jésus - est attestée par de l'historiographie contemporaine, toutes ces personnes seraient noires ; inscription dans une logique diasporique, là où il n'y en a pas ; échafaudage d'une concurrence victimaire, là où les parcours n'autorisent pas un tel raccourci.

Si, pour le Juif, judéité et judaïsme coexistent, avec des codes de transmission culturels et culturels, la négrité n'a d'autre support qu'une mélamine atavique qui ne peut être ni nécessaire, ni suffisante pour constituer un peuple. Quant à l'histoire vécue, l'apartheid pas plus que la traite n'ont été également expérimentés par tous les Noirs. La négrité est une construction du Blanc, pour les intérêts du Blanc. La racialisation de l'humanité par le Blanc et avec le Blanc au sommet de la hiérarchie atteint son apogée au XIX<sup>ème</sup> siècle avec les conquêtes coloniales. Il y a alors du Jaune, du Noir et du Rouge. Paradoxalement, avec la fin des colonies, aucun autre de ces groupes coloriels créés par le Blanc ne se réfugie plus derrière cet oripeau dermique qui a été conceptualisé pour son malheur. Le Jaune disparaît et laisse place aux citoyens de divers pays, le Japon, la Chine ou encore le Laos et le Cambodge. L'Indien cesse d'être rouge et même se dresse contre son « frère » le Pakistanais, pour d'humains intérêts. Le Noir reste noir et entreprend de mettre de la matière autour de cette fiction conçue par d'autres.

Comment construire une négrité/négritude qui fasse pendant à la judéité/judaïsme, la négrité, appendice, accessoire coloriel devenant le signe de rassemblement d'un peuple, d'une ethnie, et la négritude s'élevant au rang d'école de pensée à défaut d'être - ou en attendant qu'elle devienne - religion ou philosophie<sup>44</sup> ? Entre temps, le christianisme, l'islam, plus accessoirement les cultes asiatiques et quelques réminiscences ici ou là des cultes ancestraux très clairement localisés comme le vaudou yorouba, se sont sédimentés. Les rituels initiatiques, quand ils s'inscrivent dans la mémoire, sont divers selon les ethnies, les espaces de vie selon que l'on est de la forêt ou du Sahel, de la mer, du désert ou de la montagne, mais jamais selon une antique fraternité colorielle. Les initiations aujourd'hui sont banalement religieuses - baptême, communion, confirmation - ou scolaires - divers diplômes.

<sup>44</sup> Il n'est pas surprenant que, dans leur démarche de constitution d'une communauté, certains groupes se présentent comme une religion. C'est le cas de la Tribu Ka.



*L'antisémitisme noir de Dieudonné ou la pathologie de l'« abandonnisme »*

Tout le monde s'appuie sur le métis blanc/noir Dieudonné M'bala M'bala pour s'émouvoir de l'émergence d'un antisémitisme noir en France. Dieudonné est en effet l'homme qui a inventé dans notre pays une rhétorique confuse où le Noir de France parle pour la première fois de la problématique juive. Ce discours a hélas trouvé un triste écho dans les cités ghettoïsées par des politiques sociales et résidentielles à courte vue<sup>45</sup>. Cet écho est encore très faible et agit généralement plus sur le beur que sur le black. Mais il pourrait bien évidemment s'amplifier si l'on ne trouve pas les moyens, non de guérir Dieudonné, je ne pense pas que cela soit possible autrement que par une analyse, mais d'en préserver la jeunesse.

Peut-on dire que Dieudonné est antisémite ? Rappelons-nous les mots de Franz Fanon : « Quand vous entendez dire du mal des Juifs, dressez l'oreille, on parle de vous. Un antisémite est forcément négrophobe<sup>46</sup>. » En effet, tous antisémites - extrême droite, Ku Klux Klan, traditionalistes catholiques, islamistes - sont négrophobes.

Dieudonné, le métis élevé en milieu blanc, est noir pour la société. Si ce Noir est antisémite, il est négrophobe, selon le psychiatre Fanon qui s'y connaît en traitement des névroses. Le cas de l'humoriste - indubitablement antisémite et négrophobe - relève en effet de la psychopathologie. Une autre illusion qui a été entretenue - elle continue d'ailleurs de l'être ici ou là - est celle selon laquelle il défendrait la cause noire. Dieudonné n'a jamais défendu la cause noire. Il hait le Noir. Pour lui, une seule valeur existe qui mérite que l'on se batte pour elle : lui.

Nous nous souvenons tous de la récente actualité de ses relations avec le Front national et avec le couple Le Pen en particulier. Nous le voyons courtoiser tous les antisémites blancs d'extrême droite ou arabo-musulmans. Nous le voyons se lier aux négationnistes, Robert Faurisson en tête. On a retenu son voyage au Cameroun avec l'épouse du président du Front national et le choix de Jean-Marie Le Pen comme parrain de son dernier enfant - on a dit que c'était une blague. Mais je ne pense pas que l'on ait compris très bien les raisons qui ont poussé ce prétendu défenseur des Noirs à faire alliance avec celui qui conçoit le Noir comme un sous-homme et la Shoah comme un détail de l'histoire.

Pendant la campagne pour la dernière élection présidentielle française, Dieudonné est allé au Cameroun pour sauver les Pygmées que les Camerounais massacraient. Il voulait, dit-il, interpellier les candidats à la présidentielle française sur le sort de ce peuple primitif. Pourquoi choisit-il ce combat qui va étaler la barbarie supposée du Cameroun aux yeux des Français ? Justement parce que l'homme n'aime pas le Noir et le Camerounais en particulier, qui est à la base de sa pathologie, celle de l'enfant abandonné par son père. En effet, Dieudonné ne souffre ni plus ni moins que de cette pathologie qu'est l'« abandonnisme ». Tous ces actes en sont marqués.

<sup>45</sup> Je me souviens de cette triste conception sociologique qui affirmait - et affirme encore ici ou là - que les Noirs aiment vivre ensemble, comme si la négrité était une situation sociale, et que le professeur d'université ne rêve que de vivre à côté de son « frère » noir, quelle que soit sa condition sociale, et non pas à côté de son pair blanc ou d'une autre origine. Je me souviens de cette idée selon laquelle le foyer malien était un espace privilégié d'intégration des Noirs.

<sup>46</sup> FANON, *Peau noire, masques blancs*, op. cit.

Il était une fois - ainsi pourrait commencer la narration de l'histoire de Dieudonné - un jeune humoriste très doué, certainement le meilleur de sa génération. Dans une enquête intitulée « Les bons amis de Dieudonné », le quotidien *Le Monde* s'interroge implicitement<sup>47</sup> : « C'est l'histoire d'un humoriste dont les meilleurs amis d'aujourd'hui sont les pires ennemis d'hier. D'un comique qui, il y a douze ans, s'engageait en politique à Dreux (Eure), contre Jean-Marie Le Pen, qu'il qualifiait alors de "grand marabout borgne", et qui offre désormais son théâtre à des courants politiques encore plus radicaux que le Front national. »

La biographie de Dieudonné nous apprend qu'il est le fils d'un expert-comptable immigré d'origine camerounaise et d'une blanche sociologue bretonne. Il s'agit donc d'un rejeton de la bonne classe moyenne française. Très tôt, le père abandonne la famille et rentre au Cameroun. Le jeune enfant est élevé comme un « petit Blanc » sans lien réel avec la « communauté » noire. Dieudonné est donc un métis blanc. C'est le cas pour Barack Obama. Nous reviendrons sur la gestion de l'abandonnisme par le nouveau président des États-Unis d'Amérique.

On a souvent parlé de sa rencontre à l'adolescence avec un oncle au cours d'un voyage au Cameroun. Il aurait alors été influencé par l'intégrisme afrocentriste et anti-Blanc de cet homme. Pour mieux comprendre l'histoire de Dieudonné, nous allons la comparer à celle de Jean Veneuse, le personnage central du livre autobiographique de René Maran, que Frantz Fanon analyse minutieusement dans son essai *Peau noire, masques blancs*. Nous la comparerons aussi à celle, assez similaire, du moins dans leur ascendance familiale, de Barack Obama. N'oublions pas que Frantz Fanon est psychiatre. En nous appuyant sur son analyse, nous voulons éviter une éventuelle accusation de psychanalyse sauvage.

Dans *Peau noire, masques blancs*, Frantz Fanon présente Jean Veneuse comme « un nègre d'origine antillaise [...] il habite Bordeaux depuis longtemps ; donc c'est un Européen. Mais il est noir ; donc c'est un nègre [...] ». Orphelin, pensionnaire dans un lycée de province, il est condamné pendant les vacances à demeurer à l'internat. L'homme a acquis une grande culture et s'est mis à aimer ce nouveau monde découvert et conquis à son usage. Quelle erreur était-ce que la sienne ! Il a suffi qu'il prenne de l'âge et qu'il aille servir sa patrie adoptive au pays de ses ancêtres pour qu'il en arrive à se demander s'il n'était pas trahi par tout ce qui l'entourait, le peuple blanc ne le reconnaissant pas pour sien, le noir le reniant presque<sup>48</sup> ». On retrouve, dans le cas de Veneuse comme dans celui de Dieudonné, le même parcours initiatique : éducation blanche et voyage au pays des ancêtres noirs.

Le drame de Dieudonné est exactement à l'image, parfois inversée, de celui de Jean Veneuse. Comme Jean Veneuse, il est un enfant abandonné. Comme lui, il conquiert une place enviable au sein de la société blanche, dont il pense qu'elle va lui permettre d'être « un homme pareil aux autres<sup>49</sup> ».

<sup>47</sup> *Le Monde*, 25 février 2009, p. 16.

<sup>48</sup> FANON, *Peau noire, masques blancs*, op. cit., p. 52.

<sup>49</sup> *Un homme pareil aux autres*, c'est le titre du livre de René Maran (1947) dont Jean Veneuse, l'abandonné, est le personnage central. Maran est aussi l'auteur de *Batouala*, considéré comme premier roman nègre, qui obtint le prix Goncourt en 1921.

## → **JUIFS ET NOIRS DANS L'HISTOIRE RÉCENTE : CONVERGENCES ET DISSONANCES**

Entre ses succès sur les planches avec Élie Semoun et le cinéma, dont il n'est pas anodin de signaler qu'en France, il est peut-être le seul acteur noir à ne pas jouer de rôles de Noirs<sup>50</sup>, le comique pense qu'il n'a plus rien à prouver.

Certes, il y a la rencontre de l'adolescent avec son oncle au Cameroun, qui lui parle de la grandeur du peuple noir, du racisme et des négationnismes blancs. Ressent-il alors ce que ressent Veneuse ? Peut-on dire de lui comme du héros antillais de René Maran, qu'il a suffi « qu'il prenne de l'âge et qu'il aille [...] au pays de ses ancêtres pour qu'il en arrive à se demander s'il n'était pas trahi par tout ce qui l'entourait, le peuple blanc ne le reconnaissant pas pour sien, le noir le reniant presque<sup>51</sup> ».

Dieudonné n'est pas rejeté par le peuple blanc. Mais le sait-il vraiment ? Il n'a certainement pas été rejeté par le peuple camerounais, dans ces contrées africaines où le métis a statut de Blanc, avec ce que cela implique de supériorité. Mais si l'on pense qu'il a été endoctriné par son oncle, qu'a-t-il ressenti face à l'obséquiosité de la population ? A-t-il ressenti de la fierté ou plutôt de l'agacement ? Quant à Veneuse, qui bénéficie d'un poste enviable et envié d'administrateur colonial, est-il rejeté ou sont-ce des errements d'« abandonnique » ? Comme s'ils en avaient besoin pour déployer leur pathologie, les deux personnages sont servis par un environnement sociologique trouble, la colonisation pour l'un et l'immigration/intégration pour l'autre. Dans les deux situations, il y a malaise à être noir. Mais l'on sait que pour l'abandonnique, le plus difficile n'est pas de trouver un motif pour se créer un univers pathogène.

Pour Jean Veneuse, nous sommes dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle. Le Noir n'est pas encore un homme. Certes, ceux qui affichent un succès aussi appréciable que Maran/Veneuse deviennent des hommes « pareils aux autres ». Le système colonial français a créé, dans ses possessions ultramarines, une catégorie que l'on appelait les évolués, personnes formées pour devenir des sortes de supplétifs du Blanc. D'ailleurs, un ami de Jean Veneuse le rassure : « En fait, tu es comme nous, tu es *nous*. Tes réflexions sont nôtres. Tu agis comme nous agissons, comme nous agirions. Tu te crois - et on te croit - nègre ? Erreur ! Tu n'en as que l'apparence<sup>52</sup>. » Seulement, il y a le « on te croit » qui tue. Et pour l'abandonnique, cette bouée de sauvetage qui exacerbe son dolorisme est tout simplement inespérée. Il lui faut un plébiscite du monde entier - et encore ! cela lui suffirait-il pour se sentir à l'aise ? - ou rien. Le jugement de Fanon est alors sans appel : « Jean Veneuse est l'homme à abattre. Nous nous y efforcerons<sup>53</sup>. »

**50** Dieudonné est un métis, ce qui n'est déjà pas facile à porter dans une société où le métis est un Noir. On retrouve la jurisprudence américaine de la goutte de sang (*the drop of blood rule*) où tout individu ayant un ascendant noir est considéré comme un Noir, même s'il est Blanc de peau et de culture. Barack Obama en est une autre illustration. Dans le cinéma français, me confirmait un scénariste, pour qu'un Noir ait un rôle, il faut dans le scénario que soit marqué « noir » sous le rôle à pourvoir. Sinon, les agences de casting n'envoient même pas le dossier des acteurs noirs. Néanmoins, malgré cette triste règle, Dieudonné a toujours joué les rôles d'homme ordinaire, pas de Noir. Ce privilège, je ne pense pas qu'un autre acteur noir de France puisse s'en prévaloir.

**51** FANON, *Peau noire, masques blancs*, op. cit., p. 52.

**52** [De quel livre s'agit-il ? FANON, *Peau noire, masques blancs*, op. cit., p. 55 ? ou bien Maran, *Un homme pareil aux autres*, op. cit., p. 55 ?]

**53** FANON, *Peau noire, masques blancs*, op. cit., p. 53.

Amoureux et aimé d'une Blanche, Veneuse se croit cependant - se veut - indigne d'elle. Citant Germaine Guex, une autre thérapeute, l'auteur de *Peau noire, masques blancs* affirme que « c'est sur ce trépied de l'angoisse qu'éveille tout abandon, de l'agressivité qu'il fait naître et de la non-valorisation de soi-même qui en découle, que s'édifie toute la symptomatologie de cette névrose<sup>54</sup> » qu'est l'abandonnisme. Il ajoute : « La non-valorisation affective amène toujours l'abandonnique à un sentiment, extrêmement pénible et obsédant, d'exclusion, de n'avoir nulle part sa place, d'être de trop partout, affectivement parlant [...]. Être l'autre, c'est se sentir toujours en position instable, demeurer sur le qui-vive, prêt à être répudié et [...] faisant inconsciemment tout ce qu'il faut pour que la catastrophe prévue se produise<sup>55</sup>. » Il est évident qu'elle se produira. Faisons-lui confiance, il s'en donnera les moyens.

L'analyse se poursuit, encore plus précise : « L'abandonnique doute qu'on puisse l'aimer tel qu'il est, car il a fait la cruelle expérience de l'abandon alors qu'il se proposait à la tendresse des autres, tout petit, donc sans artifices<sup>56</sup>. » La conclusion de Frantz Fanon est radicale : « Jean Veneuse (Dieudonné) est un névrosé et sa couleur n'est qu'une tentative d'explication d'une structure psychique. N'eût-elle pas existé, cette différence objective, qu'il l'eût créée de toutes pièces<sup>57</sup>. » Ainsi, Dieudonné, de père camerounais et de mère bretonne, nous apprendra un jour qu'il est descendant d'esclave. Mieux : « Je dois apprendre à mes enfants qu'ils sont des descendants d'esclaves », déclare-t-il.

Nous avons dit plus haut que l'abandonnique est souvent victime d'un espace-temps propice à la pathologie. Jean Veneuse vit à une époque (les années 1920 à 1960) où le Noir n'est qu'exceptionnellement un homme pareil aux autres. Si certains, comme le député sénégalais Blaise Diagne, réussissent à accéder à l'humanité grâce à leur position sociale, l'abandonnique ne réussit pas à se débarrasser de son malaise. Dieudonné évolue dans une période où les Noirs de France se battent pour ne plus être des personnes à part, des hommes et des femmes issus de l'immigration, des deuxièmes/troisièmes générations. L'humoriste, comme le personnage de René Maran, s'en est plutôt bien tiré. Mais il ne peut l'accepter.

La jeunesse noire issue de l'immigration est en quête de héros, de porte-drapeaux, de modèles au sein de sa communauté colorielle. Qui mieux que Dieudonné, personnage médiatique et charismatique, peut être ce messie ? Seulement, le comique, nous l'avons vu, n'est pas un Noir. Il est de culture blanche. Il est un métis blanc. Mais comme Veneuse, il se sent trahi par les Blancs qui l'ont certes adoubé, mais comme noir, pas comme un des leurs. Puisque les Blancs en font un Noir, les Noirs le récupèrent comme l'un des leurs, alors qu'il n'en est pas, qu'il n'en veut pas. Je pense au chevalier de Saint-Georges, cet autre métis blanc, fils d'une esclave et d'un maître blanc, qui, lucide, exprimait sa grande appréhension à l'idée que tout le monde allait exploiter sa spécificité : « Je voudrais juste être le fils de mon père », dira-t-il en substance, ce père de noble lignée qui en avait fait un chevalier plus que preux et un grand musicien.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>57</sup> *Ibid.*

Les Noirs vont tenter de récupérer Dieudonné. Abandonnique de type « négatif-agressif », il va s'engouffrer dans cette erreur de casting et faire semblant un court instant, de s'enrôler dans cette armée qu'il hait.

Comment pourrait-il en être autrement, comment pourrait-il aimer les Noirs, puisque c'est son père noir qui l'a abandonné ? Mais l'adoubement des Blancs ne le rassure pas. Il va passer son temps à se fabriquer un oxymore identitaire, à juxtaposer des oppositions. Sa première croisade est contre le Front national, à Dreux. Mais le combat pour une municipalité de province n'est pas à sa hauteur. Il va donc se présenter aux élections présidentielles. Seulement, une bataille qui ne se mène que tous les sept ans est trop anecdotique pour lui. Entre-temps, et en attendant une réelle opportunité, il deviendra le chevalier de l'humanisme, se comparant tour à tour à Gandhi, au pasteur Martin Luther King ou encore à Nelson Mandela.

Puis, un jour, il découvre que dans cette France fébrile qui peine à sortir de l'antisémitisme et qui se dresse cependant contre les antisémites, le seul combat digne de lui est d'exploiter cette faiblesse française. Il va se dresser contre ce qu'il appelle le lobby juif, comme pour atteindre la société là où la blessure n'est pas encore fermée. Judaïsme, sémitisme et sionisme se confondent dans une rhétorique désordonnée, dans une véritable logorrhée. Un jour, il se fait porte-drapeau de la cause palestinienne à travers la liste Euro-Palestine pour les élections européennes. Ensuite, ses alliés sont l'Algérie, le Hezbollah, le Liban, la Syrie, l'Iran... tous ceux que l'État d'Israël, son nouvel ennemi, compte pour ennemis. Les ennemis de ses ennemis étant ses amis, et n'ayant pas peur d'une contradiction supplémentaire, l'ex-croisé de l'anti-lepénisme fait alliance avec l'ennemi d'hier. La boucle est bouclée avec, cerise sur le gâteau, la dénonciation de la barbarie de ceux qui auraient espéré avoir une légitime emprise sur lui : le pays de son père, la République du Cameroun. « La structure névrotique d'un individu sera justement l'élaboration, la formation, l'éclosion dans le moi de nœuds conflictuels provenant d'une part du milieu, d'autre part de la façon toute personnelle dont cet individu réagit à ces influences<sup>58</sup>. »

Nous observons donc que celui qui symbolise l'antisémitisme noir de France est une personne perturbée par une pathologie ordinaire. Il ne s'agit pas d'un individu mû par une réelle haine réfléchie sinon atavique, du modèle qui guide généralement les comportements antisémites. Aucune logique politique ne sous-tend l'activisme de celui qui a réussi le grand écart, passant de l'association avec un Juif - Élie Semoun -, sur fond de croisade anti-Front national, à la connivence avec tout ce que la France compte d'individus, de groupes et de groupuscules haineux, antisémites, négrophobes... Ce qui ne veut pas dire que son action ne soit pas nuisible et dangereuse, puisqu'elle peut être suivie - ce qui s'observe d'ailleurs - par des personnes socialement ou psychologiquement fragiles.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 65.

### *Les enfants de l'antisémitisme noir de France : beurs, Tribu Ka, ratonnades du 19<sup>me</sup>*

Bien que plus pathologique que raisonné, l'antisémitisme de Dieudonné M'bala M'bala trouve dans le contexte français un terrain propice à son enracinement. La difficulté de la France à gérer les attentes des différentes communautés qui la composent désormais ouvre des brèches profondes pour l'installation de revendications plus ou moins justifiées, pour une malsaine concurrence des mémoires. Nous ne savons pas trouver la juste réponse aux attentes des uns et des autres.

Prenons l'un des événements qui apparaît comme l'élément fondamental des revendications mémorielles de la communauté noire : la traite des nègres. Je continue, bien entendu, à récuser toute idée de communauté noire en France, qu'elle soit portée par les racistes ou qu'elle serve de point d'appui à des revendications pour l'égalité des droits sociaux. Néanmoins, j'admets que ce socle étant celui sur lequel certains s'appuient par erreur ou par tactique pour ethniciser une population bien éparse, que les victimes de cette généralisation n'ont d'autre choix de la prendre comme base pour la démonter.

Pour revenir à la traite, nous pouvons dire que les décisions des politiques ont plus œuvré à la communautarisation qu'à la création d'une commune mémoire nationale. Aujourd'hui, il y a en France cinq journées de commémoration de cette triste histoire : une journée pour la Guadeloupe, une pour la Guyane, une pour la Martinique, une pour la Réunion, et une dernière pour l'Hexagone. On pourrait tout aussi bien créer plusieurs journées de la Libération, toutes les régions françaises n'ayant pas été libérées le même jour. La mémoire de l'abolition de l'esclavage est traitée comme si elle appartenait à chacun des différents départements, et non comme la commune mémoire de tous les Français. Que l'État ait eu besoin de morceler l'histoire unique de France en cinq pans pour satisfaire les attentes que, pour ma part, je trouve injustifiées montre sa difficulté à faire de la pédagogie.

L'émergence de la Tribu Ka, l'influence du conflit israélo-palestinien sur l'antisémitisme beur, le meurtre d'Ilan Halimi et les crises du 19<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, tous ces signes plus ou moins graves ont pour origine la difficulté des pouvoirs publics à unifier la France et sa jeunesse en particulier. Rappelons-nous qu'il aura fallu quinze ans, de 1989 à 2004, pour trouver une solution législative - peut-on dire qu'elle soit la bonne - à l'affaire du foulard dit islamique. Rappelons-nous que l'on a pensé à retoucher la loi de 1905 pour construire des mosquées aux musulmans, alors que la seule solution serait de mettre en place des mécanismes pour combattre la discrimination à l'emploi dont sont victimes les minorités qui pratiquent cette religion, afin de leur permettre de bâtir elles-mêmes leurs lieux de culte comme en a décidé la loi sur la laïcité.

Plus que la jeunesse noire, les beurs, héritiers du monde arabo-musulman, sont perméables au discours de Dieudonné. Une minutieuse enquête de l'hebdomadaire *L'Express* le démontre assez clairement<sup>59</sup>.

## ➔ **JUIFS ET NOIRS DANS L'HISTOIRE RÉCENTE : CONVERGENCES ET DISSONANCES**

S'il fait alliance avec les mouvements blancs d'extrême droite, intellectuels révisionnistes, il trouve un écho exceptionnel et une place de leader au sein des groupes intégristes islamistes. Cette enquête ne révèle aucune accointance entre Dieudonné M'bala M'bala et une quelconque mouvance noire.

En trouvant écho auprès des arabo-musulmans, le métis ne crée pas un courant antisémite. Il exacerbe, il caresse un antisémitisme atavique renforcé par le conflit israélo-palestinien. En s'alliant aux Blancs, c'est le même penchant antisémite atavique qu'il rejoint. Cet atavisme n'existe pas chez les populations noires. Dès que ces populations se sont rendues compte du virage antisémite du comique, elles se sont vite écartées de lui, en commençant par les élites. Je ne suis pas certain qu'il retrouverait aux Antilles le même accueil qu'il y a quelques années. Son exploitation de l'esclavagisme n'a pas pris dans les DOM. Quant à l'Afrique noire, elle est quasi inexistante dans son esprit. Je ne tiens pas la comptabilité de ses spectacles, mais je ne pense pas qu'il a jamais performé dans aucun pays noir africain, pas même le Cameroun. Un peu court pour le un prophète noir, non !

Chez les enfants noirs, l'on pourra trouver l'antisémitisme du pauvre. Ici, point d'atavisme, seulement l'adhésion à une doctrine selon laquelle il n'y en aurait que pour les mêmes. Cette rancœur est courante dans le quart-monde blanc qui a l'impression que l'on donne tout aux immigrés. La voie délirante suivie par Dieudonné est indubitablement un accélérateur de cette nouvelle forme d'antisémitisme, celle des enfants noirs des banlieues. Mais nous répétons que le véritable engrais de cette triste dérive, ce sont les ratés de l'introduction de cette jeunesse dans le tissu citoyen.

La jeunesse d'ascendance maghrébine qui siffle *La Marseillaise* pour se rappeler au bon souvenir de la République ; la jeunesse noire qui dit « Je niquerai la France jusqu'à ce qu'elle m'aime » ; une frange dont la crise d'adolescence se manifeste par le port des oripeaux d'un islamisme de pacotille ; celle qui, quand elle dit avec Mamadou Dia « J'aime la France », se fait rappeler à l'ordre par une bien-pensance qui lui intime de ne pas oublier sa différence - comme si la couleur était un réel fondement de la différence - ; et dont le cri de demande d'amour n'est pas entendu par les adultes. Il existe pourtant une alternative à la voie suivie par Dieudonné. Cette voie est celle empruntée par Barack Obama. Dieudonné apparaît donc comme un anti-Obama.

### ***Barack Obama, l'anti-Dieudonné***

L'actualité offre un cas d'exceptionnelle réussite face aux tourments de l'abandonnisme ; un cas d'exceptionnelle réussite de la société américaine dans sa lutte pour l'égalité des droits et l'intégration citoyenne ; un cas de réussite d'une amitié judéo-noire. Barack Obama, comme Jean Veneuse/Maran ou Dieudonné M'bala M'bala, a été abandonné par son père. Comme eux, il a été élevé au sein d'une société blanche. Comme eux, il a connu un parcours brillant. Quand arrive l'heure de son incontournable négrophication par les Blancs et les Noirs, il va à la quête de cette partie de lui qu'il ignore, mais qui devient encombrante parce que c'est la seule qu'on lui reconnaît désormais.



Mais Obama aime sa grand-mère blanche et il ne la reniera jamais, n'acceptera jamais qu'on l'efface de son identité. Il ne renie pas non plus le pasteur de son église. Il n'approuve ni le racisme apeuré de sa grand-mère, ni celui revanchard de l'homme d'Église. Alors, il lui appartiendra de réconcilier les deux pans de sa personnalité qui fondent l'Amérique. Tâche plus prenante et plus noble que la prison du trépied angoisse/agressivité/non-valorisation qui guette l'abandonnique. Il ne se fait pas musulman pour obéir aux diktats de ceux qui lui intimeraient de ne pas oublier ses origines, ses racines. Mieux, il embrasse le christianisme qui est la religion de sa culture, de son pays.

Plutôt que de s'enfermer - de s'enfermer - dans une attitude d'abandonnique de type négatif-agressif, il cherche à se construire avec les deux parties de son identité. Il quitte un poste de haut niveau et s'en va faire de l'action sociale chez les Noirs. Son talent acquis au sein de la société blanche de sa grand-mère, il va le mettre au service de la part de son identité qui en a besoin. Il y aura des pièges - le pasteur noir et le rejet dans l'islam - et des satisfactions - son travail dans les quartiers pauvres de Chicago et son mariage avec une Noire américaine, authentique descendante d'esclave, de cette race qui peine à acquérir une reconnaissance totale, mais aussi qui a su comprendre avec Booker T. Washington, Spike Lee ou encore Richard Wright que le succès s'acquiert à force de travail.

Là où beaucoup d'abandonniques de type négatif-agressif recherchent un conflit suicidaire, destructeur, Obama va mettre toute sa force au service de la fraternité, comme il l'a appris de son mentor, le pasteur Martin Luther King. Il deviendra le symbole de la déracialisiation de l'Amérique, de son entrée sans l'ère post- raciale. Nous sommes désormais loin de l'Amérique noire haineuse d'un Elijah Mohammed ou d'un Louis Farrakhan, loin des rêves de pannégrisme et de retour en Afrique de Marcus Garvey, loin de la vision erronée d'un panafricanisme coloriel prôné par le Dr W. B. Dubois. Autant pour Martin Luther King que pour son fils spirituel Barack Obama, l'alliance judéo-noire se fonde sur des valeurs humaines et non sur une hypothétique communauté de destin entre Juifs et Noirs. Cette vision est transposable en France. Portons-là !

> *Gaston Kelman*

## **CONCLUSION**

La solidarité du Juif envers les Noirs - c'est à dessin que j'utilise le singulier pour les uns, pour qui la communauté est réelle, et le pluriel pour les autres dont je pense qu'ils n'ont pas tous connu les mêmes parcours, qu'ils n'ont pas la même innocence par rapport au destin du groupe -, cette amitié judéo-noire, s'est fondée sur le postulat discutable de la communauté de destin à travers des souffrances que l'on dit similaires.

Les choses évoluent et peu à peu, nous nous débarrassons de cette erreur d'appréciation originelle pour observer les nouveaux positionnements de la jeunesse par rapport aux relations entre les Juifs et les Noirs. On observe une analyse plus pertinente de la prise en compte des communautés noires par la jeunesse juive. Quand l'UEJF a entamé son action pour les rescapés du génocide rwandais, mon adhésion a été totale. Ici, il ne s'agissait plus du Noir, mais du Tutsi, comme ailleurs ils ont travaillé avec l'Arménie ou le Cambodge. Cette action entrainait dans une approche globale de dénonciation de tous les génocides. J'ai observé cette évolution au cours d'une journée de la mémoire à laquelle j'avais été invité à Toulouse.

J'ai aussi observé le soutien de la jeunesse juive des États-Unis pour la candidature de Barack Obama. Je pense que c'est l'homme que cette communauté soutenait, comme elle l'aurait fait pour un autre candidat de qui elle aurait beaucoup attendu, à qui elle n'aurait rien eu à reprocher. En exagérant sciemment, nous pouvons dire que la négritude de Farrakhan n'en aurait pas fait le candidat idéal de la jeunesse juive.

Certes la (semi)négritude de l'ancien sénateur de l'Illinois ne peut pas être ignorée. Elle a influencé beaucoup de prises de position, tout en sublimant essentiellement la capacité et la volonté de ce grand peuple qu'est l'Amérique à aller au bout de son rêve et de l'ouvrir aussi à ceux-là qui cinquante ans plus tôt, ne pouvaient pas s'asseoir dans un même coin de bus que les Blancs. Cette jeunesse poursuivait en l'améliorant l'action de ses aînés qui avaient apporté leur soutien à Martin Luther King, parce que déjà il rêvait d'une Amérique post-raciale, où la couleur de la peau n'aurait pas plus d'importance que celle de ses yeux ou de ses cheveux.

Tout au long de ce travail, nous avons voulu démontrer que les relations entre les Juifs et les Noirs ne sont efficaces que quand elles s'appuient sur des lignes de force objectives. Toute prise en compte d'une similitude de destins est vouée à l'échec, car la base est erronée. Les Juifs et les Noirs n'ont pas la même histoire et les exploitations conjoncturelles qui ont voulu ethniciser le Noir ne peuvent servir de base aux relations entre ces deux groupes.

.../...



*Barack Obama*

## → **JUIFS ET NOIRS DANS L'HISTOIRE RÉCENTE : CONVERGENCES ET DISSONANCES**

En Afrique noire, la prise en compte d'une fraternité symbolique, basée sur la primauté du peuple juif dans le dessein divin du salut de l'humanité, a été positive. Les Noirs américains, dans un premier temps, ont pris pour modèle la Sion juive pour espérer un exode noir. Le résultat n'a pas répondu aux attentes, parce que les Noirs américains n'étaient plus des Africains et leur implantation au Liberia a été un triste échec. Puis, un beau jour, une nouvelle pensée est née avec la revendication de son américanité par Rosa Park dans un bus d'Atlanta. Le combat de Martin Luther King pour les droits civiques a trouvé le soutien de Juifs américains épris de liberté qui l'ont aidé à combattre le racisme. La réussite de cette analyse a été menée à bien grâce à l'aide apporté au pasteur par les Juifs guidés par le grand rabbin de New York. Des années plus tard, Barack Obama a fait la même analyse et a été efficacement épaulé par un Juif et par l'adhésion de la jeunesse juive à sa course pour la Maison-Blanche.

La relation entre les Noirs américains, qui aujourd'hui ont construit un peuple, une ethnie, et les Juifs s'est inscrite sous le couvert de l'humanisme juif qui a généré tant de grands hommes. Quand le Noir luttait pour son émancipation, le Juif était à ses côtés. Quand il s'est battu pour le pouvoir, le Juif lui a tendu la main. Il n'était pas question de pleurer avec le Noir dans son ghetto, mais de le suivre dans son ambition. En 1960, cette ambition, c'était la lutte pour les droits civiques ; en 2008, c'était la conquête du pouvoir suprême

.  
Si cet humanisme tient compte du fait qu'il s'agit ici d'un groupe qui a assez souffert pour être soutenu, nous ne pouvons que nous en féliciter. Et tel est le cas. Je sais que je me désolidariserais immédiatement du Juif s'il m'entraînait vers ce misérabilisme bien-pensant - chrétien et disons-le, essentiellement catholique - qui passe son temps non pas à épauler le Noir vers l'émancipation, mais à panser ses plaies d'éternel souffreteux. En France, les Noirs revendiquent aujourd'hui une légitime reconnaissance. Cette revendication sera guidée par les mêmes lignes de force que sont l'éducation, la religion ou les valeurs républicaines. Certains suivront la voie contemporaine d'un antagonisme attisé par le conflit israélo-palestinien qui est sous-tendu par la rivalité islamo-juive. L'islam, plus que la négrité, pourrait être le moteur de leur positionnement. Les délires d'un Dieudonné serviront de carburant à ce courant, dont on sait qu'il a été jusqu'à s'identifier à Ben Laden, qui a été célébré dans certaines cités françaises comme un héros.

Mais nous sommes absolument convaincus que les valeurs de la République joueront leur rôle et qu'émergeront des Juifs à côté des musulmans et des chrétiens - je ne parlerai pas de Noirs : ils sont juifs, musulmans ou chrétiens -, dont l'expérience, le respect de ces valeurs, permettront que cette option soit couronnée de succès. Telles seront les lignes - fraternité ou antagonisme religieux, valeurs républicaines - qui permettront que la logique l'emporte sur la barbarie. S'appuyer sur une fausse communauté de destin entre Noirs et Juifs entraînerait le risque de l'exacerbation du fantasme d'un lobby juif tirant vers soi une négrité désemparée.

> *Gaston Kelman*



## NOTES



# LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en Mai 2009

ISSN : 1762-360 X

## Directeur de la publication

Marc Knobel

## Comité éditorial

Jean-Pierre Allali,  
Roger Benarrosh,  
Georges Bensoussan,  
Yves Chevalier,  
Alain Chouraqui,  
Elisabeth Cohen-Tannoudji (ח"י),  
Roger Cukierman,  
Patrick Desbois,  
Simon Epstein,  
Nelly Hansson,  
Bernard Kanovitch,  
Serge Klarsfeld,  
Joël Kotek,  
Dominique Laury,  
Edith Lenczner,  
Anne Lifshitz-Krams,  
Éric Marty,  
Haïm Musicant,  
Richard Prasquier,  
Georges-Élia Sarfati,  
Richard Sebban,  
Pierre-André Taguieff,  
Jacques Tarnéro,  
Yves Ternon,  
Nicolas Weil,  
Clément Weill-Raynal,  
Michel Zaoui,  
Joseph Zrihen.

## Conception & Infographie

Pascal & Paul Silvéra

## Correctrice

Pauline de Ayala

## Crédit photos

[www.laprocedure.com](http://www.laprocedure.com) • [www.karimzeribi.fr](http://www.karimzeribi.fr)  
[www.francoisquinqua.blog.lemonde.fr](http://www.francoisquinqua.blog.lemonde.fr) • [www.weblogs.amny.com](http://www.weblogs.amny.com)  
[www.texasliberal.wordpress.com](http://www.texasliberal.wordpress.com)

## Impression

RDS Publicité

*En partenariat avec le « Vidal Sassoon International Center for the Study of Antisemitism » de l'Université hébraïque de Jérusalem et avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.*

# ➔ **L'OBSERVATOIRE DES MÉDIAS DU CRIF**

POUR TOUTE CORRESPONDANCE :

39 RUE BROCA 75005 PARIS

SITE WEB : [WWW.CRIF.ORG](http://WWW.CRIF.ORG) • EMAIL : [INFOCRIF@CRIF.ORG](mailto:INFOCRIF@CRIF.ORG)

Mai 2009

Prix : 10 €